LA VIE AU GRAND AIR

Dans ce numéro :

Mes Six Jours, par Walter Rutt

La Traversée de la Seine à la Nage

MARC GAUCHER AU PUNCHING-BALL

Le champion poids lourds, Marc Gaucher, auc
le champion poids moyens, Moreau, tenter
29 janvier de ravir le titre de Champion de Fra
toutes catégories.

Publications Pierre Lafitte & Cie
Je Sais tout ○ Fermes et Chateaux ○ Femina
Musica ○ L'Art et les Artistes ○ ○ ○ ○
30 Av. des Champs-Elysees et 9, Av. de l'Opera

Abonnements :
Paris et Départements .. .. 24 f
Étranger .. .. 28 f
Changements d'adresse 0 fr. 75

L'abonnement d'un an (24 fr.) donne droit à 52 numéros, aux numéros spéciaux et à des primes et avantages dont on trouvera la liste dans les pages de garde.

La Vie au Grand Air

ABONNEMENTS :
Paris et Départements ~~~~ 24 fr.
Etranger ~~~~ 28 fr.
Changement d'adresse : 0 fr. 75

4 Janvier 1908 ✠ N° 485
PUBLICATIONS PIERRE LAFITTE & Cie
90, avenue des Champs-Élysées, PARIS ✠ Téléph. 528-64, 528-66, 528-68
Publicité : HUGUET-MINART & Cie, 11, boulev. des Italiens

PUBLICITÉ :
Pages d'Annonces, la ligne ~~ 2 fr.
La Page ~~~~ 600 fr.
Encartage ~~~~ 750 fr.

LE MATCH D'ASSOCIATION LONDRES CONTRE PARIS ✠ LE DRIBBLING D'UN JOUEUR ANGLAIS

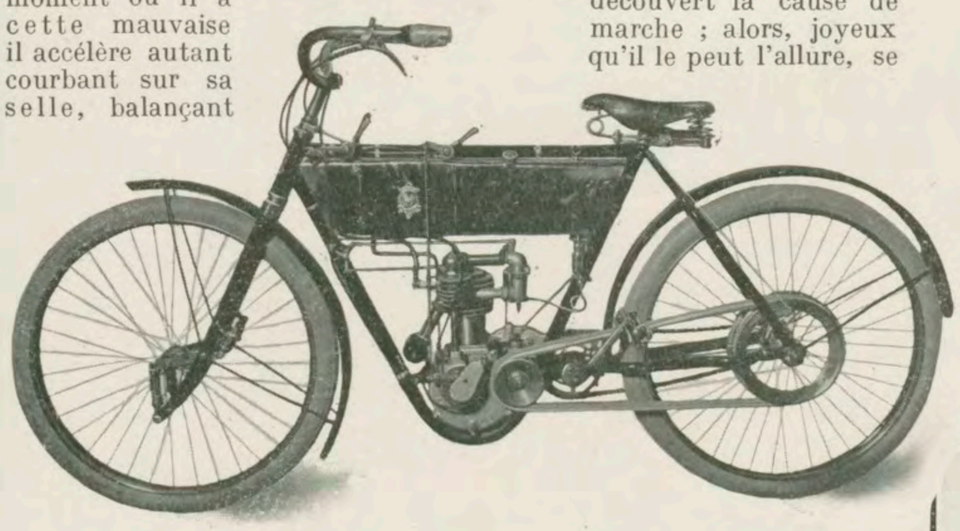
L'équipe de Londres, formée par la Football Association, et l'équipe de Paris, formée par l'U. S. F. S. A., se sont rencontrées dimanche dernier, au Stade de Colombes. Les Français ont opposé une résistance à laquelle on ne s'attendait pas. Souvent même, les nôtres ont menacé les buts des Anglais, et ils ont montré que le football association avait fait, en France, de notables progrès. Les Anglais, finalement, ont triomphé par 6 buts à 1. C'est certainement une défaite, mais non un écrasement.

MOTOCYCLETTES D'AUJOURD'HUI

La motocyclette lourde est dangereuse ; la motocylette pesant environ 40 kilos et ne donnant pas une vitesse excessive peut rendre d'importants services

Sur les bas côtés d'une route mauvaise le motocycliste roule à bonne allure. Son moteur gronde, emplissant la vallée tranquille de l'écho répété de détonations qui surprennent bêtes et gens, effrayés de ce tintamarre. Il semble que le conducteur de notre mécanique prenne plaisir à signaler son passage dans la campagne silencieuse ; son léger engin est plus bruyant que de grosses voitures, et lui-même voulut et provoqua ce vacarme par la suppression d'une tuyauterie. Il a ainsi gagné un peu de puissance et de vitesse, et le voici maintenant, heureux d'entendre se succéder, formidables et régulières, les explosions créées dans son minuscule appareil.

Il possède, réuni sous lui, un ensemble générateur de travail dont il surprend les moindres faiblesses ; celles-ci l'ennuient jusqu'au moment où il a découvert la cause de cette mauvaise marche ; alors, joyeux qu'il le peut l'allure, se il accélère autant courbant sur sa selle, balançant

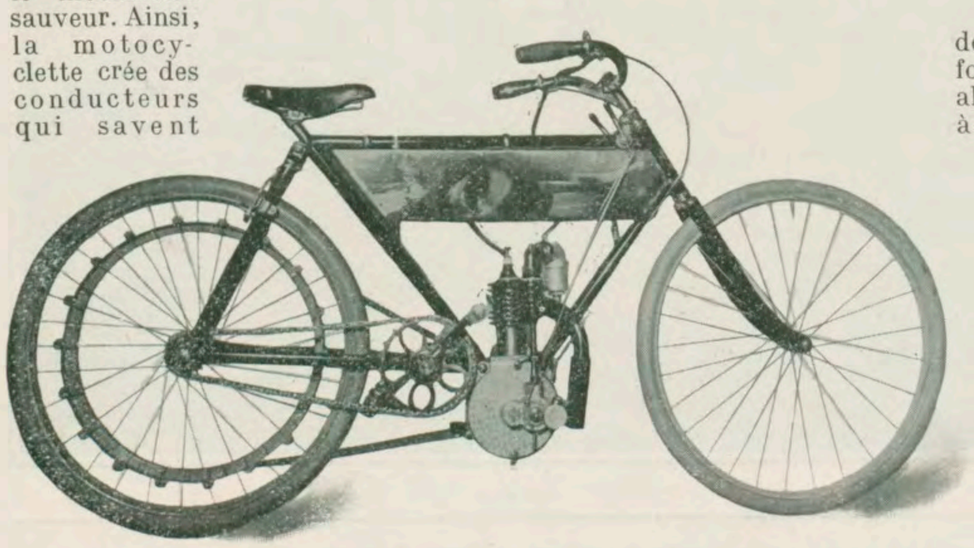


La motocyclette légère Peugeot.

Elle est établie avec démultiplication. On remarque la simplicité, partant le peu de poids de la fourche élastique.

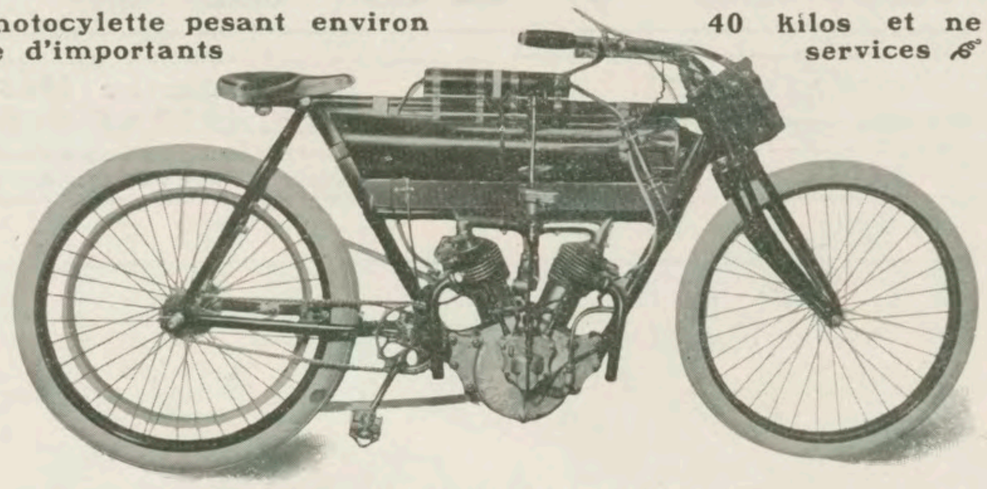
inconsciemment le buste, comme s'il devait aller ainsi plus vite. Le chemin grimpe-t-il au sommet de quelque colline ? Les explosions deviennent-elles moins fréquentes, plus nettes, indiquant une résistance nouvelle que le petit moteur ne pourra peut-être vaincre ? Avant qu'il n'ait prouvé son impuissance, le conducteur lui apporte l'aide d'une énergie restée longtemps inactive et, l'un pédalant, l'autre crachant comme avec peine les gaz brûlés à chaque explosion, ils arrivent au sommet de la côte. Le moteur a repris un rythme vif, qui devient de plus en plus rapide lorsque la route s'incline en pente légère. Les pieds à quelques centimètres du sol, le motocycliste, frôlant les arbres en bordure du chemin, est alors de tous les conducteurs de véhicules celui qui éprouve la sensation la plus intense que puisse provoquer la rapidité d'un déplacement.

Pourquoi la motocyclette n'a-t-elle pas plus d'adeptes ? Cependant, la motocyclette ne voit point augmenter de grosse façon le nombre de ses adeptes, bien qu'elle soit le moyen de transport sur routes le plus rapide et le moins coûteux. N'est-elle point aussi l'automobile la plus simple, celle dont la conduite n'effraie pas le néophyte qui, lors d'un arrêt dont il n'aura pu déterminer l'origine, sait qu'il ramènera sans aide sa monture au logis ? Mais il n'aura cette peine que durant les quelques jours d'initiation ; car il n'a point de longues études à faire pour connaître un mécanisme aussi peu compliqué ; il s'intéresse d'ailleurs vite à son léger véhicule, apprenant à quelle cause attribuer soit une faiblesse soudaine, soit une marche irrégulière, et s'il n'est point long à trouver le remède, c'est peut-être parce qu'il n'a pas à ses côtés le mécanicien sauveur. Ainsi, la motocyclette crée des conducteurs qui savent



La motocyclette légère Werner.

Le joli cadre, les lignes élégantes de cette motocyclette sont à noter ; elle est parmi les plus légères actuellement existantes.



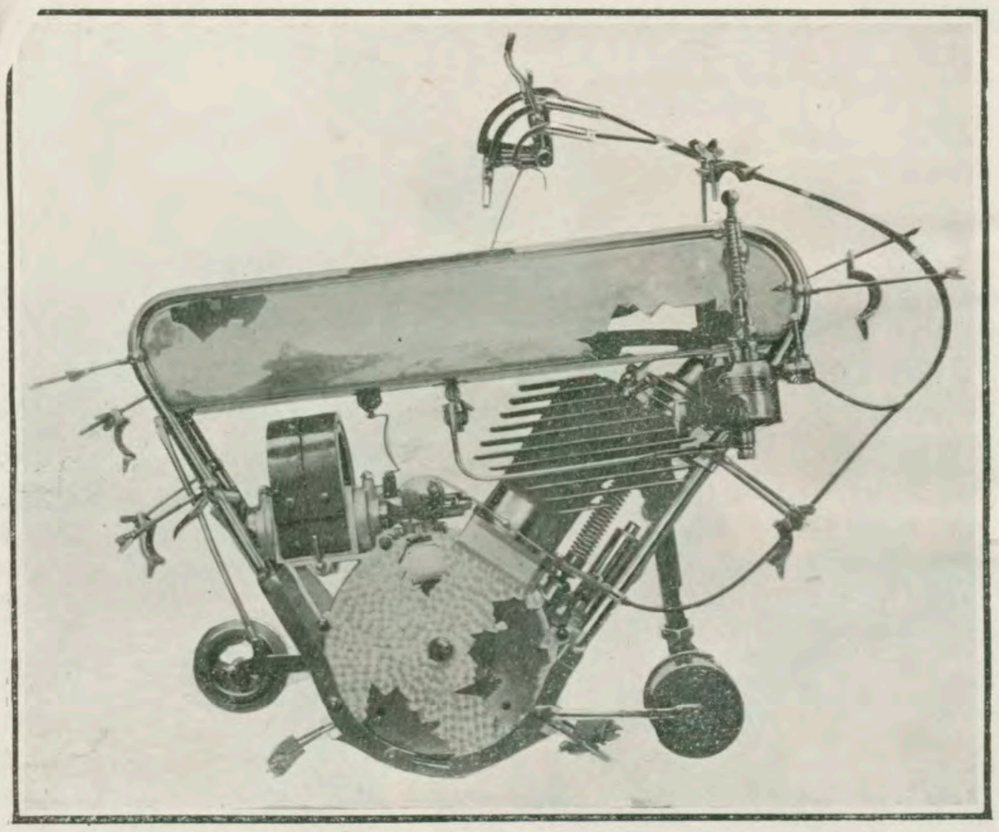
La motocyclette 2 cylindres Griffon.

Cette photographie reproduit un modèle lourd de motocyclette de course ; ce type a d'ailleurs valu à la maison de nombreuses victoires dans les épreuves de vitesse. Allumage par accumulateur. soupapes d'admission automatiques.

maintenir leur machine en état de marche ; la voiture automobile en produit de nombreux dont toute l'habileté consiste en leur manière de tenir le volant de direction.

Pourquoi la motocyclette n'est-elle pas d'un usage plus fréquent ? Peut-être parce qu'elle a été et reste mal comprise.

D'imprudents sportsmen, heureux du plaisir qu'elle procure, ont exigé



La motosacoche.

Tous les organes moteurs sont reliés à un cadre qui peut être rapidement fixé au cadre de la bicyclette. L'allumage est donné par une magnéto à bougies.

de la motocyclette un service pour lequel elle n'est, comme conséquence de sa forme même, point faite. La motocyclette est dangereuse aux grandes allures ; il ne faut donc pas lui demander d'atteindre sur routes 70 kilomètres à l'heure. Un engin léger, permettant d'aller un peu plus rapidement qu'à bicyclette, de faire de longues randonnées sans fatigue et sans avoir crainte d'une mauvaise chute, ne semble-t-il pas pratique ?

Mais nos jeunes gens voulant aller toujours plus vite, on fabrique pour les contenter de lourdes machines, souvent point très agréables à mettre en marche et qui, lorsque leur moteur ne donne pas toute sa puissance, ralentissent au milieu des côtes dures, forçant le conducteur à descendre la pente pour se lancer à nouveau et s'arrêter peut-être plus bas que précédemment.

C'est donc une motocyclette plus maniable, plus légère, montant cependant la plupart des côtes sans aide et donnant un maximum de vitesse de 35 à 40 kilomètres à l'heure en palier, qui rendra les meilleurs services à tout conducteur raisonnable.

Ne pourrait-on sur la bicyclette ordinaire adapter un moteur qui la transformerait à peu de frais en bicyclette à essence ? Nous répondrons : non, dans la généralité des cas. La bicyclette est établie pour supporter un homme produisant un travail dans des conditions pour lesquelles ont été calculés les différents organes de la machine. La somme de travail demandée au cycliste étant d'autant plus élevée que le poids à entraîner est plus grand, on allège autant qu'il est possible le support. Si l'on

charge le cadre d'un moteur trépidant on risque une mauvaise tenue des pièces de la bicyclette. En pratique, l'application d'un moteur dont les attaches ont été établies de façon rationnelle peut n'être pas déconseillée sur les lourdes bicyclettes routières, dont la qualité de construction a été éprouvée.

Comment doit-être comprise la motocyclette légère ? Celle-ci pèse le plus souvent plus de 15 kilos; le poids minimum des différents organes moteurs et de transmission égalant à peu près ce chiffre, c'est donc entre 30 et 40 kilos que peut être actuellement choisie la motocyclette lègère. La force donnée par le moteur atteindra 2 chevaux ou dépassera de peu ce chiffre; elle permettra de gravir sans pédaler et avec une multiplication bien calculée des côtes de 5 à 6 pour cent.

Quelques coups de pédales seront, en cas de ralentissement du moteur, d'autant plus efficaces que le poids à entraîner sera moindre. La vitesse en palier atteinte ave ces moteurs n'est jamais dangereuse, on ne dérape point subitement des deux roues, à moins de commettre quelque maladresse. Il est cependant nécessaire d'avoir à l'arrière un bon antidérapant qui soit d'assez gros diamètre (50 millim.); une fourche élastique légère n'est pas superflue, elle évite la fatigue des poignets, une selle bien suspendue doit-être exigée, tout ceci augmentera le poids de notre motocyclette, mais pas de grosse façon, et l'on reste encore dans de raisonnables limites.

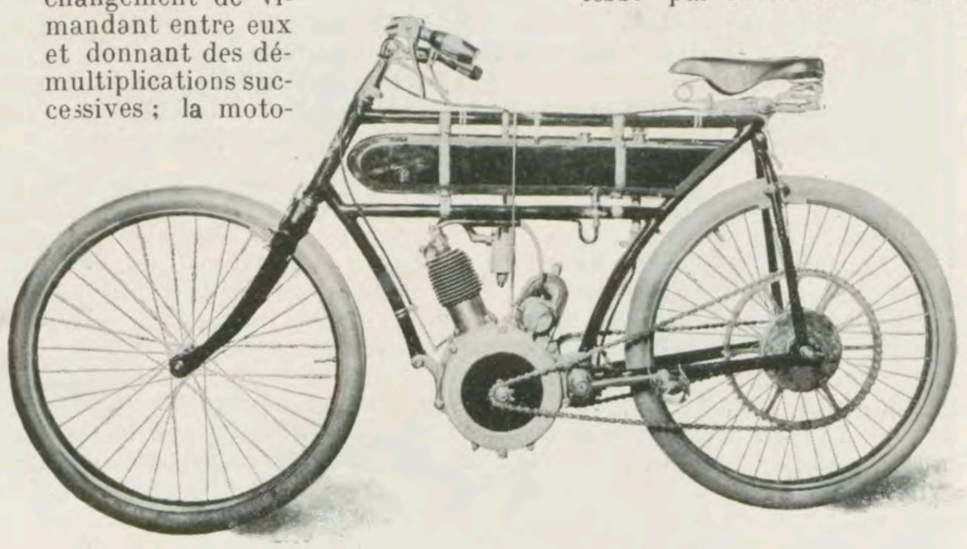
Quel sera le coût d'entretien de cette petite automobile ? Avec un moteur donnant environ deux chevaux la dépense sera d'à peu près 3 litres d'essence et 1 5 de litre d'huile pour 100 kilomètres Est-il un moyen de locomotion rapide qui puisse, à ce point de vue, concurrencer celui-là ?

Aussi les motocyclettes exposées au dernier Salon de l'Automobile avaient-elles leurs admirateurs. Ceux-là notèrent une tendance de plusieurs maisons à employer la transmission par chaînes, mais avec roue arrière à ressorts compensateurs, évitant les démarrages brusques, comme l'a conçue Bruneau, ou bien friction de plateaux fibre contre acier, comme l'ont établie Magnat et Debon. La courroie est cependant le moyen de transmission employé sur la majorité des motocyclettes ; sa section est trapézoïdale, modèle s'allongeant moins que le type plat, d'ailleurs peu employé. Certaines maisons, entre autres les fils de Peugeot frères, ont une transmission par courroies avec démultiplicateur dont n'ont point voulu ceux qui, comme Alcyon, désirent conserver à la motocyclette sa simplicité primitive et un prix de revient point trop élevé.

Les frères Dufaux n'ont pas changé sur leur jolie motosacoche la courroie torse, tendue par un galet. Ayant constaté que les essences livrées actuellement sont de plus en plus lourdes et rendent quelquefois pénible la mise en marche des petits moteurs, ils ont établi sur leur nouveau modèle une minuscule pompe permettant d'envoyer à volonté quelques gouttes de pétrole dans le cylindre. La magnéto, qui gagne de nombreux partisans parmi les constructeurs de motocyclettes comme chez tous les fabricants d'automobiles, est commandée, sur le modèle des frères Dufaux, par vis sans fin, les spires de l'hélice ayant été tracées sur la jante de l'un des volants.

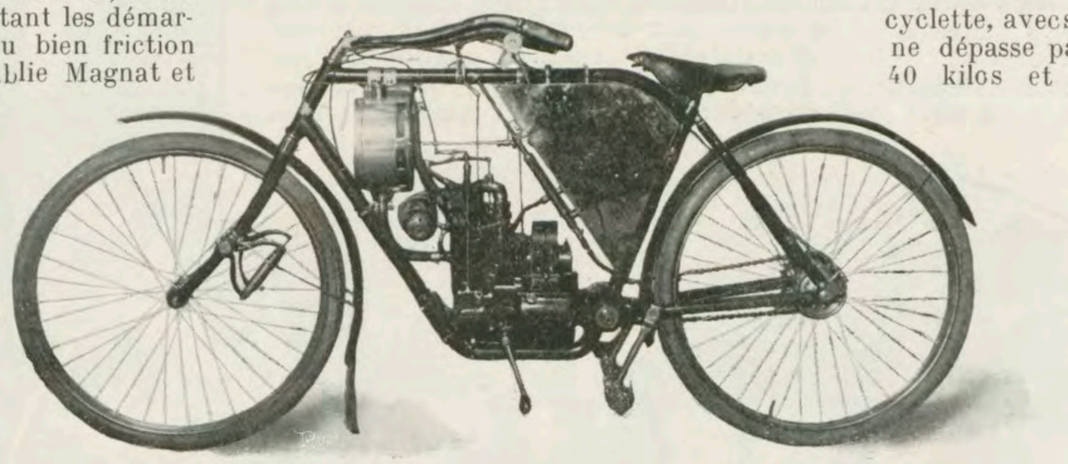
Les moteurs à deux cylindres sont fabriqués par nombre d'exposants : Griffon dispose les cylindres en V; ainsi font les constructeurs de la Moto-Rêve, qui ont établi un modèle très léger ; Werner, la marque créatrice de la motocyclette, accole les cylindres dont les axes parallèles forment un plan perpendiculaire au sens de marche ; elle présente cette année un monocylindre extra-léger et de très jolies lignes.

Notons enfin l'intéressante tentative de M. Viratelle. Il a perfectionné la motocyclette qu'il exposait l'an passé et qui, avec un moteur de 57 millimètres d'alésage, grimpe des pentes inclinées à plus de 12 pour cent. Son moteur est refroidi par thermo-siphon : il transmet sa puissance à un changement de vitesse par satellites se commandant entre eux et donnant des démultiplications successives ; la motocyclette, avec ses trois vitesses ne dépasse pas comme poids 40 kilos et comme vitesse 30 kilomètres à l'heure.



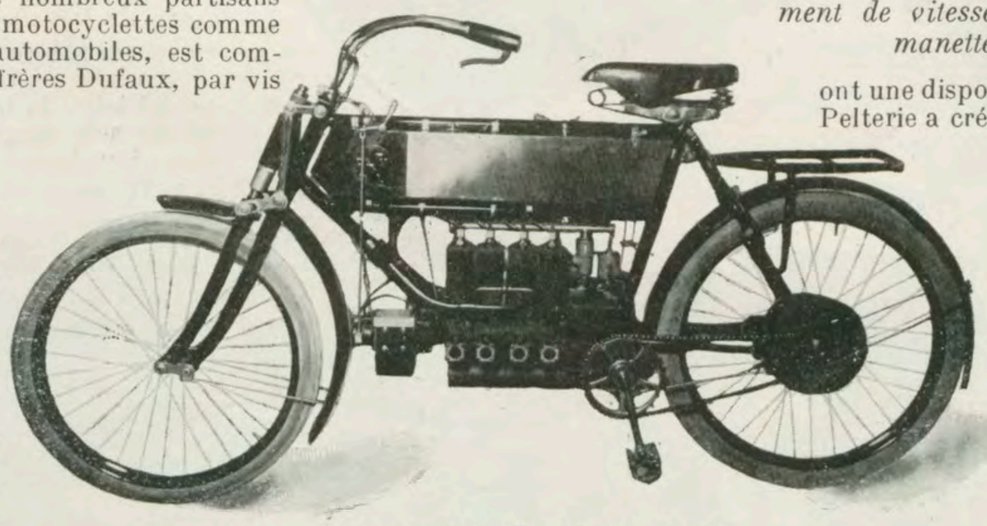
Motocyclette Magnat et Debon.

On remarquera la commande par chaîne de la roue arrière. Allumage par magnéto.



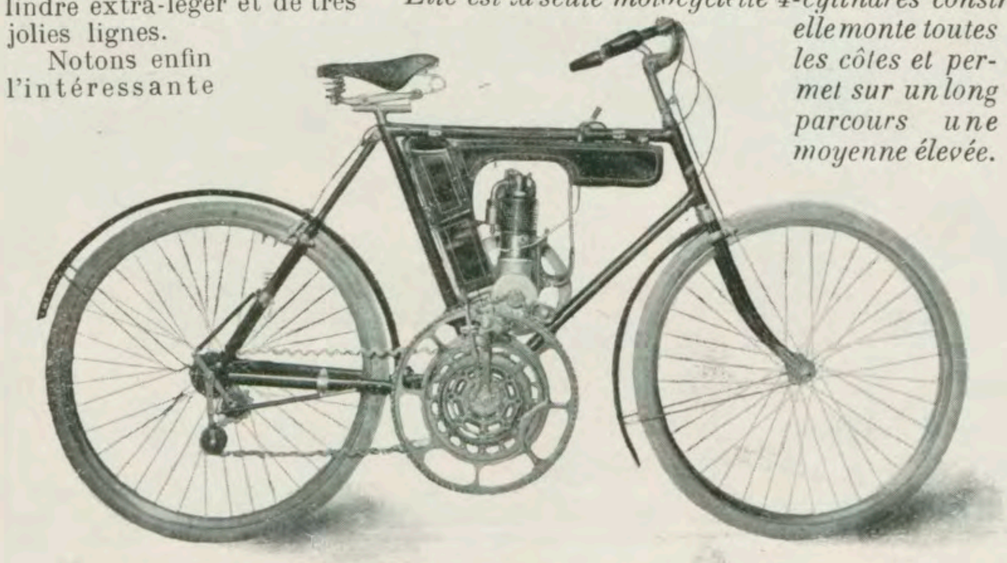
Motocyclette Viratelle.

Sur le tube horizontal du cadre est fixé le radiateur nid d'abeilles. L'unique volant est dans la boîte de changement de vitesses, dont le volume n'est pas considérable. La commande du changement de vitesse est faite au moyen de manettes sur le guidon.



Motocyclette 4-cylindres F. N.

Elle est la seule motocyclette 4-cylindres construite en série. Peu multipliée, elle monte toutes les côtes et permet sur un long parcours une moyenne élevée.



Motocyclette Pernod.

Elle est formée d'une bicyclette à changement de vitesse Pernod sur laquelle a été adapté un moteur K. D.

Le moteur comporte deux soupapes concentriques ; la soupape d'échappement est commandée par un culbuteur et la tige de soupape d'admission glisse à l'intérieur de la queue de la soupape d'échappement ; les constructeurs du moteur léger K.D. ont une disposition de soupapes analogue ; M. R. Esnault-Pelterie a créé une soupape à tiroir à levée variable, commandée de même par culbuteurs. Jusqu'à ce jour, ces dispositions n'avaient le plus souvent donné que des déboires; cependant les trois moteurs que nous avons nommés fonctionnent parfaitement. Ils ont l'avantage de ne point avoir la chapelle latérale augmentant la surface de la chambre de compression et de refroidir le siège, le chapeau et la queue de la soupape d'échappement qui sont léchés par le mélange frais aspiré au carburateur.

Ceci éviterait le demi-grippage provenant de l'échauffement excessif du moteur à ailettes; rappelons qu'en ce cas, lorsque le moteur semble peiner, un bon lavage au pétrole, nettoyant et refroidissant piston et cylindre, empêchera la panne grave mais très rare, résultant d'une marche forcée avec un moteur qui refroidit mal.

Nous ne noterons pas ici toutes les modifications de détail apportées aux motocyclettes; leur moteur est le seul en automobile à conserver la soupape d'admission automatique qui a été reprise par tous les constructeurs faisant des moteurs de petit alésage. Celui-ci semble être en faveur auprès d'un public devenu plus raisonnable et qui, s'il sait faire un choix intelligent, obtiendra de la plus légère et de la plus économique des automobiles, toute satisfaction.

Les prix d'achat des motocyclettes actuelles sont très variables et dépendent de la force du moteur qui oblige les constructeurs à augmenter le poids et la robustesse des organes parallèlement à la puissance, et aussi des différentes modifications apportées à la machine d'il y a cinq ans, telles que fourches élastiques, magnétos, démultiplicateurs, etc...

Certaines maisons construisent le moteur et ses accessoires qui peuvent être montés sur une bicyclette; elles livrent l'ensemble à des prix variant de 400 à 500 francs.

Pour la motocyclette complète, il est peu de modèles solides et simples dont le prix descende au dessous de 700 francs, ce qui n'a rien d'exagéré.

René Tampier.

SPORTSMEN DES RÉGIONS ARCTIQUES

Par GEORGES DUPUY

A propos du Tour du Monde en automobile que " Le Matin " est en train d'organiser, notre excellent collaborateur M. Georges Dupuy, qui pérégrina longtemps dans les régions glacées du Klondike et de l'Alaska, nous parle, dans ces pages, des sports pratiqués là-bas

Je connais un pays où la neige blanche des beaux Noëls reste huit mois sur la terre, un pays où les rennes attelés au traîneau du bon Santa Claus ne sont pas une fiction : c'est l'immense péninsule d'Alaska, bordée au Nord par l'Océan Arctique, à l'Ouest par la mer de Behring, au Sud par le Pacifique. C'est le pays des soleils de minuit et des aurores boréales qui éploient dans les nuits noires du terrible hiver leurs bandes de soies lumineuses. Ce territoire, à présent délimité et qui jusqu'à ces derniers temps englobait le Klondike, maintenant aux Canadiens, — est celui où sont pratiqués les sports les plus extraordinaires.

J'ai eu l'occasion, il y a trois ans, ici même, de présenter aux lecteurs de la *Vie au Grand Air* quelques beaux spécimens de « chiens de trait » et de « chiens de vitesse », fidèles et puissantes bêtes qui, tout l'hiver, traversent les étendues monotones du désert blanc, en remorquant à vive allure le long berceau à patins du chasseur, chargé de venaison, le tobbogan de l'Indien trappeur, ou le lourd traîneau du prospecteur d'or, encombré de vivres et d'outils.

Mais sans le « Man of the North », l'homme du grand Nord, qui adore la vie rude du pays et y demeure, barbu, tanné, fait aux plus dures privations, sans ce maître fort et agile, accoutré d'un « parka » de fourrure, les chiens, dans les grands froids purs et immuables du Klondike, ne seraient que des « wild malamutes », loups sauvages et dangereux. Car ce sont les vieux pionniers d'Alaska qui ont capturé, croisé et entraîné les meutes. Cinq chiens de trait bien assouplis, y compris le leader, et pesant cent livres chacun, peuvent traîner le double de leur poids total dix heures durant, en courant toujours et soutenir une allure de douze à dix-huit kilomètres à l'heure. Le meneur court lui-même derrière, tenant les deux petits brancards à la façon d'une charrue et souvent, donnant de la voix.

Le Révérend W. Wright.

Le pasteur de la première chapelle méthodiste, de Dawson City, revenant d'une visite chez ses mineurs, par 45 degrés de froid.

Scène " de printemps " en Alaska.

A la première rupture des glaces, au commencement de mai, de gros poissons curieux, remontés des fonds, viennent se faire prendre.

Parfois, après un « snow storm » ou une avalanche, certains torrents gélés, passses ou fonds de valléee, sont comblés de plusieurs centaines de pieds de neige. C'est alors que le meneur de chiens se sert de ses « snow-shoes » (raquettes). La raquette d'Alaska, très différente de celle employée au Canada, a neuf pieds de longueur et est excessivement légère. Ce sont les Indiens Cree campés à l'embouchure de la rivière Mc Questen, sur le Stewart River, qui fabriquent cette raquette (copiée d'ailleurs par les « outfiters » américains dès la découverte du Klondike). Le bordage en est constitué par une longue baguette de frêne, bouillie et tordue. Les cordes sont en boyau de moose (orignal) ou de cariboo. Le boyau de moose est préférable parce qu'il s'imprègne moins vite de mouillure au temps de la fonte des neiges, vers mai. Le chasseur chausse la raquette un peu vers l'avant, dans une boucle de forte lanière, qui lui laisse le talon libre. Il marche sur les tas de neige sans enfoncer, les jambes écartées et " *claquant la savate* " marquant ainsi la route pour les chiens qui le suivent.

Une source sulfureuse.

Le " Mineral spring " (source sulfureuse) de ce joli parc, ne jaillit évidemment qu'en été (juin-juillet-août).

Un attelage de chiens au Klondyke.

Mistress Mac Bride et Mistress Rawley, dont les maris, mineurs, moururent au cours d'une expédition plus au Nord, en janvier 1899. Ces deux vaillantes femmes ont continué 3 ans seules les exploitations des malheureux chercheurs d'or.

La raquette a ce défaut, pour le gros gibier à ouïe fine, c'est qu'elle fait crier la neige. Le ski, importé par les mineurs danois au premier « rush » vers l'or, est de beaucoup préférable et presque tous les chasseurs de là-bas, sur la trace de l'ours, de la wolverine, du renard bleu, du grand moose des forêts, du cariboo ou du « mountain goat », moufflon d'Alaska, l'emploient aujourd'hui.

Les « skiers » glissent des distances fantastiques sur la glace des rivières gelées. Ils se lancent du haut du flanc de montagne, se protégeant et se dirigeant avec un long bâton ferré qui leur sert aussi de balancier.

La marche est, hélas ! le plus répandu des sports en Alaska, renforcé du « coltinage », car le mineur malheureux et sans ressources, qui a souvent perdu au jeu, à défaut de poudre d'or, chiens, traineaux et couvertures de fourrures, se déplace d'un district dans l'autre avec une incroyable facilité, en quête d'une meilleure fortune et portant tout son campement avec lui.

La nouvelle génération du Klondike y a introduit, en dehors du tennis, du base-ball, de la crosse, et des pugilats de boxe, le sport de la bicyclette. Est-il besoin de dire qu'il faut une adresse toute spéciale pour suivre sans dévier l'étroit sentier battu sur la neige par les patins des traineaux et le pas des hommes. Les cyclistes du Grand Nord ont soin de se huiler et se couvrir soigneusement les mains, les genoux et les pieds, surtout par les grands froids. Il est aussi de la plus haute importance de ne respirer que par le nez, car beaucoup de mineurs essoufflés, au cours d'une ascension, se glacèrent du coup les poumons, en aspirant trop fort, la bouche ouverte.

Durant les deux années que j'ai passées au Klondike, le révérend W. Wright, pasteur de la première chapelle méthodiste à Dawson City, parcourait chaque jour une bonne trentaine de milles, sur une belle bicyclette Cleveland, à carter, pour aller visiter ses mineurs, isolés sur les dômes ou terrés au fond de leurs trous.

GEORGES DUPUY.

Un coin de Dawson City en 1907.

Dawson City en juillet 1907 : Une partie de tennis chez le Gouverneur. A cette même place, 10 ans auparavant, l'été, seules quelques familles d'Indiens du Nord étaient campées, séchant du poisson.

MES SIX JOURS

Par WALTER RUTT

Le départ des Six Jours.

Jamais, à voir l'air souriant des concurrents, on ne croirait qu'ils partent pour une course qui va durer 144 heures. A droite, en haut, Fogler, vainqueur de 1905 et de 1906, second de 1907, avec Moran.

Les Six Jours sont revenus dans nos murs. Comme il nous l'avait promis avant son départ, Walter Rutt a bien voulu réserver aux lecteurs de la *Vie au Grand Air* le récit de ses impressions

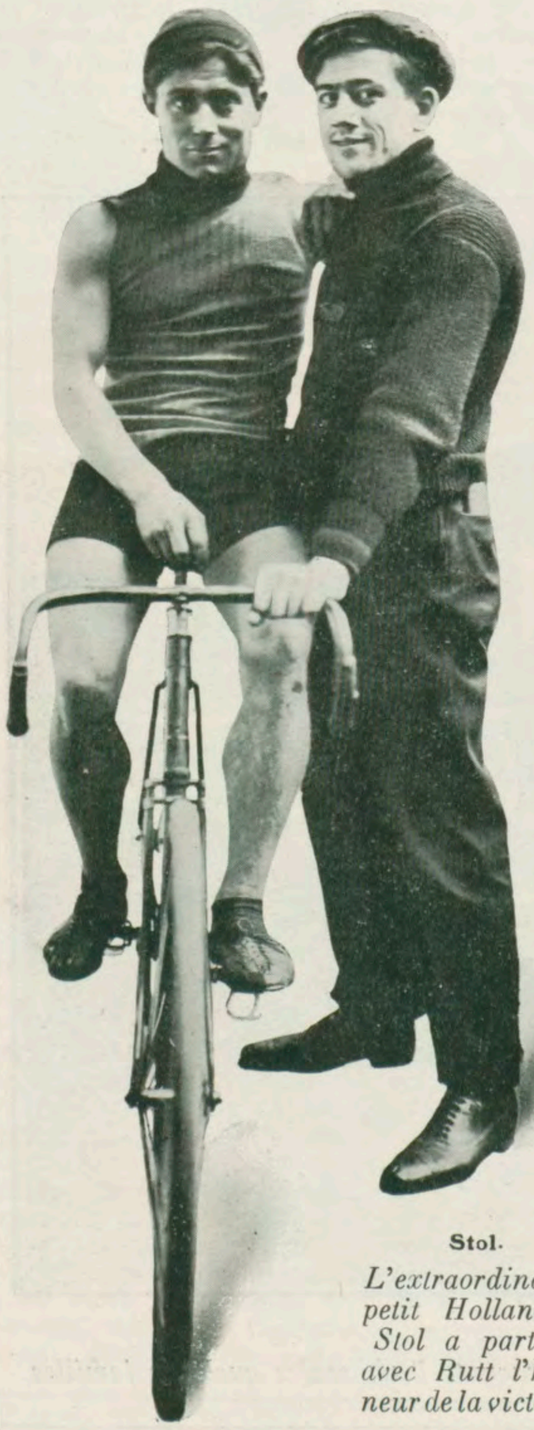
Lorsque je m'étais embarqué pour New-York, je vous avouerai que j'espérais bien terminer cette longue randonnée de 144 heures, mais je craignais de ne pouvoir me classer brillamment. Ce n'était point là mon premier voyage, et jusqu'ici n'ayant point été très heureux, je craignais d'être encore poursuivi par la malchance qui n'avait pas voulu me quitter en 1906. Enfin, j'ai réussi à triompher, et jamais je n'ai éprouvé plus grande satisfaction qu'au moment où j'ai passé en vainqueur le poteau d'arrivée.

Avant de continuer mon récit, je veux rendre hommage à mon équipier Stol. Vous ne pouvez vous imaginer machine humaine mieux construite. La fatigue, la défaillance, le sommeil ne peuvent avoir de prise sur lui. Il semble être plus frais à mesure que les heures passent. Et si j'ai vaincu c'est, n'en doutez point, en grande partie à lui que je le dois. Il m'a secondé de merveilleuse façon, et je ne saurais trop l'en remercier.

Ce que fut notre course ? Elle fut beaucoup moins dure que celle de 1906, où j'étais avec Mac Farland. Mais pourtant je fus bien éreinté. Une heure et demie après le départ, mon pneu arrière ayant éclaté, je fus projeté par terre, brisai ma machine et m'effondrai sur une large latte que je brisai avec l'épaule, qui fut très touchée, et le côté gauche de la figure d'où jaillit un flot de sang. Pendant deux jours je fus gêné par mes blessures, car j'avais la tête toute gonflée. De plus, je fus obligé d'employer une autre machine, à laquelle je n'étais pas habitué.

Craignant d'être battu par suite d'une combinaison entre mes adversaires américains, je ne dormais presque pas, même pas sur ma machine, comme on l'a écrit, je ne prenais jamais plus de cinq heures de repos de suite. A partir du jeudi je couchais sur la piste, sans pouvoir fermer l'œil, à cause des cris du public. je me contentais de me reposer en restant étendu. Un soigneur était près de mon lit, tenant ma bicyclette, afin que je sois tout le temps prêt à partir. Aussi le dernier jour, ce manque de repos me procura-t-il une obsession lancinante. Sans cesse, j'étais poursuivi par un désir pour la réalisation duquel j'aurais donné dix ans de ma vie : pouvoir me coucher dans un lit bien blanc et bien frais.

Ceux qui ont vu Fogler à Paris se sont étonnés qu'il soit aussi redoutable en Amérique. On ne s'imagine pas ce qu'il est sur les petites pistes, et puis, ce qui fait sa force, ainsi qu'à ses compatriotes, c'est la façon dont il est soigné. Aussi, quand vint le dernier mille, je me méfiai et je compris qu'il s'agissait de triompher par la tactique, d'autant plus qu'à mesure qu'approchait la fin j'étais plus fatigué. En outre, j'étais sous le coup d'une pénible impression qui, dans l'état d'énervement où je



Stol.

L'extraordinaire petit Hollandais Stol a partagé avec Rutt l'honneur de la victoire.

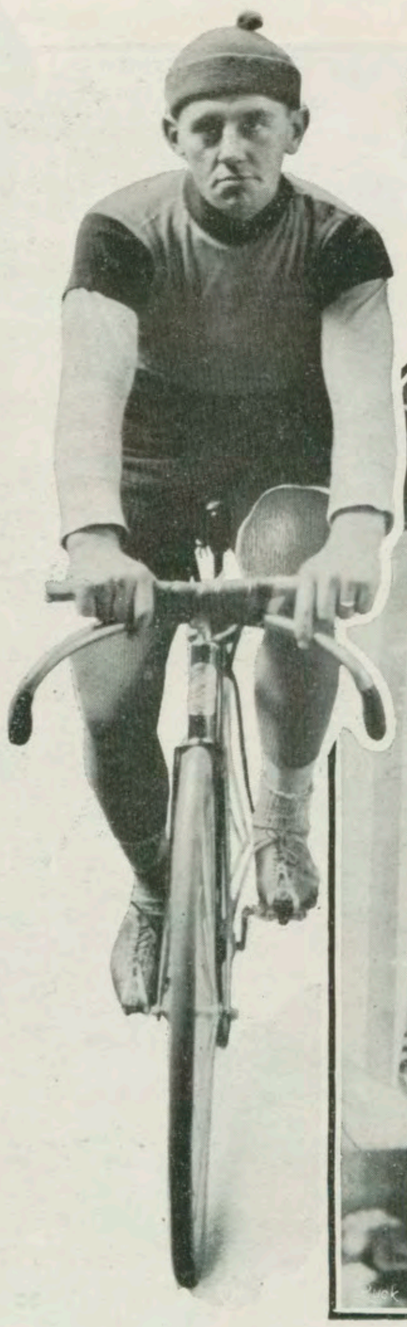
Rutt.

Pour la première fois, la course de Madison a été gagnée par des Européens. Avec Stol, Rutt a couvert 3.751 kilom. 553.

Dupré.
Pour la première fois qu'il prenait part aux Six Jours, Dupré s'est classé 3e, avec Léon Georget.

Un sportsman qui aime le sport.
Malgré les règlements, ce sportsman convaincu est resté six jours et six nuits à Madison. Aussi, prend-il, en se cachant, un repos salutaire.

Petit-Breton.
Poursuivi par la guigne, Petit-Breton a fini dernier, avec Vanoni.



me trouvais, était plus sinistre. Un soigneur américain m'avait appris la mort de Mac Donald. Et j'en étais doublement attristé : c'était un brave garçon, et sa chute avait été semblable à la mienne : tout le temps je m'imaginais que le même sort m'était réservé.

A partir du vendredi matin, Stol marchait environ une heure de plus que moi par jour. Mais souvent, des sprints m'obligeaient à venir à la rescousse.

Dans le clan français, tous les hommes firent merveille, mais celui qui détient le record, celui que les coureurs et soigneurs américains vouaient à l'enfer, ce fut Petit-Breton. J'ai déjà vu bien des coureurs de valeur, j'en connais, et je déclare hautement qu'aucun ne peut être comparé à ce sympathique garçon, que la guigne seule a empêché de finir avec le peloton de tête.

WALTER RUTT.

Moran.
Moran a fait une course splendide, en compagnie de Fogler.

Moran se fait masser
Les équipes Moran-Fogler et Rutt-Stol ont été les seules qui n'aient pas été doublées. Ce n'est qu'au dernier tour que Rutt a réussi à s'assurer une longueur sur Fogler.

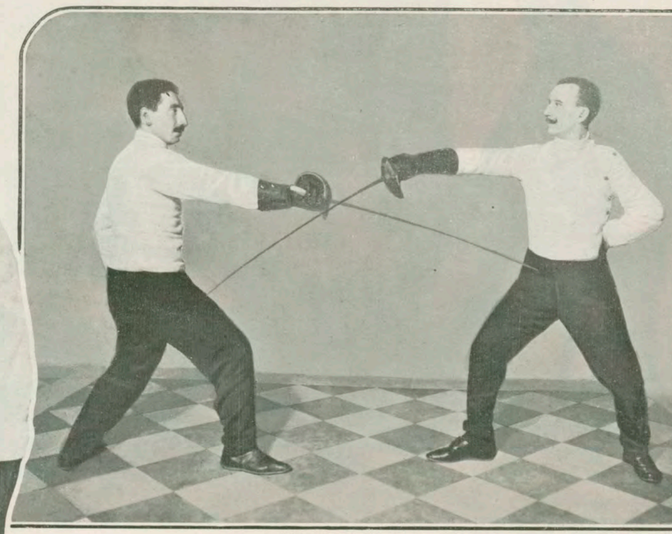
La Vie au Grand Air

LA COUPE ADRIEN GUYON

(Plaques Lumière.)

L'adjudant Cléry.

L'adjudant Cléry était le capitaine de l'équipe de France, 4 victoires sur 6.

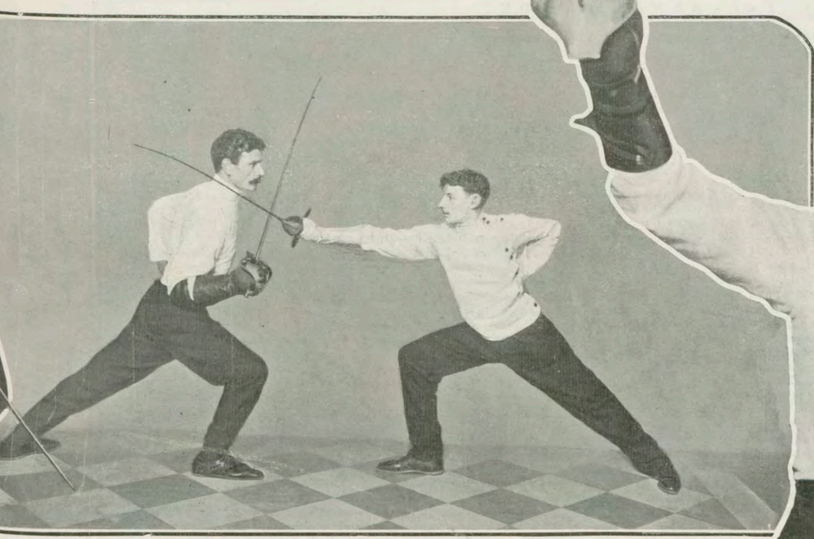


MM. Gandini et Petit.

M. Gandini (Italien) a remporté 6 victoires sur 6 assauts, dans la Coupe Adrien Guyon, et M. Petit (Belge) n'en a remporté aucune.

M. Verbrugge.

M. Verbrugge, chef de l'équipe belge, 2 victoires sur 6.



MM. Jancart et Chantelat.

M. Jancart (Belge) a remporté 1 victoire sur 6 assauts, et M. Chantelat (Français) a gagné 2 assauts sur 6.

Le Chevalier Pessina.

Le chevalier Pessina, chef de l'équipe italienne, a triomphé 4 fois sur 6 assauts.

La Coupe Adrien Guyon est au sabre ce que la Coupe Gordon-Bennett fut à l'automobile

Nous venons d'assister à une série d'épreuves du plus vif intérêt. La Coupe Adrien Guyon a remporté tout le succès qu'on pouvait espérer. Cette année, des Italiens et des Belges vinrent disputer la palme à nos meilleurs sabreurs. L'équipe envoyée de la République Argentine par le chevalier Pini a eu des retards de bateau et n'a pu prendre part au tournoi. Ce fut la seule ombre au tableau. Mais elle disparut rapidement, grâce à la fougue et à la maëstria des escrimeurs qui se disputèrent l'honneur de triompher dans cette épreuve internationale, œuvre de M. Adrien Guyon.

A vrai dire, nous avons eu le regret d'enregistrer une défaite. Les Italiens nous ont infligé un échec assez sérieux, mais nous avons réussi à battre les Belges. L'équipe italienne était représentée par le chevalier Pessina, qui en était le chef, et par MM. Gandini et Colombetti; l'équipe belge par M. Verbrugge, chef, et MM. Jancart et Petit, et le team français par l'adjudant Cléry, chef, l'adjudant Delibes et le moniteur J. Chantelat.

Le tableau suivant donnera bien une idée du résultat des rencontres:

ITALIENS

Pessina : 4 victoires sur 6.
Gandini : 6 victoires sur 6.
Colombetti : 5 victoires sur 6.

Le Jury de la Coupe Adrien Guyon.

Le jury de la Coupe Adrien Guyon. De gauche à droite : MM. J. Joseph-Renaud, le chevalier Conte, le commandeur Masaniello Parise, directeur de l'Ecole magistrale d'escrime de Rome, Adrien Guyon, président du Sabre, Feyerick, président de la Fédération belge des Cercles d'escrime, et le comte de Gœthals.

Les meilleurs spécialistes des nations étrangères aux prises — La victoire des Italiens

BELGES

Verbrugge : 2 victoires sur 6.
Jancart : 1 victoire sur 6.
Petit : 0 victoire sur 6.

FRANÇAIS

Cléry : 4 victoires sur 6.
Delibes : 3 victoires sur 6.
Chantelat : 2 victoires sur 6.

Par conséquent, les Italiens l'emportent de loin, avec 15 victoires, sur 9 aux Français et 3 seulement aux Belges.

Notre défense fut honorable, sans plus, et prouva que si nous n'étions pas encore, au sabre, de la force de nos voisins transalpins, nous pouvions tout au moins espérer prendre une revanche en 1908. Souhaitons-le.

Mais nous ne saurions trop adresser de compliments à l'équipe italienne. Elle s'est vu confier pour un an la Coupe Adrien Guyon, qui sera déposée à l'Ecole magistrale d'escrime de Rome. Mais ce ne fut point là le seul succès remporté par ces virtuoses du sabre. Ils remportèrent aussi le prix offert par M. Albert Feyerick, décerné au tireur le moins touché. Ce fut le maître Gandini qui l'obtint. Cet escrimeur est le seul qui n'ait pas été battu une seule fois, au cours de ses assauts. Il est vrai qu'il est suivi de près par ses camarades, M. Colombetti ne l'ayant été qu'une fois, le chevalier Pessina, deux fois. C'est là un succès sur lequel il est permis d'attirer l'attention. Au cours de la soirée de gala donnée aux Folies-Marigny, les maîtres Pessina et Gandini, ont fait un assaut académique qui fut, certes, la plus jolie démonstration qu'on puisse donner de la méthode italienne et qui fut un plaisir des yeux, même pour les profanes.

JACQUES MORTANE.

CHRONIQUE DU NOUVEL AN

Par RENÉ RIONDET

Le Jour de l'An est l'époque des congratulations : les nôtres s'adressent tout naturellement aux plus nobles représentants de la race chevaline — C'est aussi l'époque des vaticinations et des retours en arrière — Coup d'œil sur l'année écoulée ; ses caractéristiques ; les innovations dont elle fut le point de départ —

Nous voici au Premier de l'An. C'est une date fatidique dans le monde du turf : à ce jour, en effet, chaque cheval compte une année de plus. Nous pouvons donc, en adressant nos meilleurs vœux de bonne année à tous ces braves pur sang, leur souhaiter également un bon anniversaire. Cette avalanche de congratulations ne leur fera ni chaud ni froid ; mais, à cette époque-ci, nous sommes tous les esclaves des traditions : ce n'est pas pour notre plaisir que nous donnons des sourires et des étrennes à notre concierge, aux facteurs, aux garçons coiffeurs ou à toute notre parenté ; c'est parce que c'est la tradition. Or, comme il est d'usage d'échanger, sous forme de souhaits, des paroles aimables, nous nous conformons à la coutume en offrant nos vœux aux courageux artisans de l'institution des courses.

En nous plaçant à un point de vue général, nous souhaiterons à la génération de deux ans de faire de brillants débuts, à celle de trois ans de ne pas ressembler à sa devancière, à celle de quatre ans de s'améliorer dans la mesure du possible ; quand à celle de cinq ans, elle n'existe pas beaucoup pour nous ; ses représentants, s'ils ne sont pas morts, claqués, ou sur les obstacles, sont au haras, et ils y jouissent d'une trop belle situation pour que nous ayons à leur adresser nos maigres vœux. Si nous passons à des points de vue plus particuliers, nous souhaiterons à chaque cheval de suivre un entraînement rationnel, qui, tout en donnant à ses moyens le meilleur développement, n'exige pas de lui des efforts exagérés, ne le claque pas et lui permette d'apporter sa contribution à l'amélioration de la race. Maintenant, j'avoue que je serais bien embarrassé si j'étais obligé de m'adresser aux propriétaires : si je veux leur faire plaisir, je suis forcé de leur souhaiter une écurie regorgeant d'animaux capables de prendre part à toutes les réunions de l'année, de façon à courir le risque de gagner le plus d'épreuves possible. Je ne puis me résoudre à une pareille extrémité, qui m'entraînerait d'ailleurs en de regrettables contraditions. Pour m'en tirer, je coupe court à mes congratulations.

Le sport en 1907 Ainsi, cette bonne vieille camarade d'année 1907, avec laquelle nous venons de faire bon ménage pendant trois cent soixante-cinq jours, veut nous quitter; elle nous lâche pour prendre rang dans l'histoire, et elle emmène avec elle toutes ses gloires : Saint Astra, Mordant, Sans Souci II, et tant d'autres. Elle s'en va, laissant à sa suivante immédiate le soin de la justifier, ou, tout au moins, de plaider les circonstances atténuantes. Qu'il nous soit permis, au moment de son départ, de retracer en quelques mots sa carrière.

Elle avait commencé tout bêtement, comme ses camarades, un premier janvier. Pour ses débuts en courses plates, elle avait semblé avoir à cœur de suivre les sages enseignements que lui avait légués son aînée, et Pernod avait remporté le Prix de Saint-Cloud dans un style impressionnant. Lors des premières journées, on pouvait admirer sa docilité : Pernod et Calomel étaient bien deux cracks, Ouadi Halfa était capable de leur disputer la première place, Maintenon était resté l'invaincu et Brise Cœur affirmait sa bonne forme. Mais bientôt, quelques fissures se produisirent dans l'édifice que 1906 avait érigé et que 1907 paraissait vouloir tout d'abord purement consolider. Ce fut la défaite de Calomel, au Tremblay, par Biniou et Mordant ; on se rassura vite, en trouvant la course inexacte. Survint l'échec de Maintenon derrière Quérido. Les fissures s'élargirent, et bientôt tout l'édifice fut par terre. Alors commença cette suite des grandes épreuves remportées par des outsiders dont les cotes variaient de 6 contre 1 à 50 contre 1 : les Pitti, les Kalisz, les Sans Souci (Prix Daru), les Cartolina, les Evohé, les Saint Astra et les Mordant. La série fut interrompue par le Grand Prix, gagné par l'un des favoris, mais elle reprit à l'automne, avec les Mortier ou les Brasero. Cette particularité restera, en somme, l'une des caractéristiques les plus nettes de la saison. Le bouleversement général fut d'ailleurs rendu plus complet par les accidents successifs : d'abord le claquage de Maintenon, puis celui de Brisecœur, la mort de Ganelon II, l'éclipse de Mordant et de Sans Souci, après le Grand Prix, la retraite de Quérido, etc.

On comprend facilement qu'après une suite d'événements semblables, l'année 1907 ait acquis, malgré ses débuts pleins de promesses, la triste réputation qu'elle possède auprès des sportsmen. Sur un point, cependant, elle fit preuve de régularité, c'est en ce qui concerne les performances des deux ans ; mais il semble qu'elle ne se soit parée de cette qualité que pour se moquer de nous avec une fine ironie. En effet, tous les résultats des épreuves disputées et toutes les lignes que l'on pouvait en tirer, aboutissaient à nous prouver la supériorité des femelles sur les mâles. Or, l'expérience nous a appris que, maintes fois, les générations présentant ce caractère n'ont pas été bien fameuses. Aussi nous voici, jusqu'à l'an prochain, plongés dans la plus sombre perplexité : les rencontres entre les représentants de la génération de 1905 et ceux des générations précédentes s'étaient toujours terminées à l'avantage des premiers ; ce n'était pas un critérium bien fameux, mais c'était déjà quelque chose, et les plus beaux espoirs étaient permis. Voilà que cette diable de supériorité des pouliches vient mettre un point noir au beau milieu de notre horizon ensoleillé.

L'institution des courses pendant l'année 1907 Si l'année 1907 a été décevante, au point de vue du sport, je dois à la vérité d'ajouter qu'en ce qui concerne l'institution des courses elle fut fertile en événements. Certes, nous ne pouvons, sur ce chapitre, nous exprimer avec la même liberté d'esprit que lorsqu'il s'agit des chevaux. Ceux-ci, en moins de deux, quelquefois trois saisons, ont terminé leur carrière ; tandis que les événements dont il s'agit ont devant eux un avenir beaucoup plus long et doivent, en outre, s'adapter à des situations infiniment complexes, sur lesquelles il est imprudent de vouloir se prononcer à la légère. Nous essaierons cependant, tout en enregistrant les faits acquis, de faire ressortir leurs conséquences dans le présent ou dans l'avenir.

Il semble, d'une façon générale, que l'orientation commune est dirigée vers le progrès ou, tout au moins, vers les tentatives de progrès. Les efforts se coordonnent, se précisent ; une fois que le temps aura calmé le bel élan de fougue brouillonne, inhérent aux jeunes organes, il est probable que l'ère viendra des collaborations fructueuses.

Deux groupements, dont la création récente remontait à 1906, ont fait, pour ainsi dire, leurs premières armes en 1907.

L'un d'eux émane de l'initiative privée : c'est le Syndicat des éleveurs de chevaux de pur sang. Pris en particulier, chaque éleveur se plaignait de la dureté du métier ; il déplorait la mévente de ses produits et dénonçait la surproduction envahissante. Réunis en syndicat, ils ont trouvé un remède merveilleux, paraît-il, qui consiste à offrir des saillies gratuites d'étalons, dont sont admis à bénéficier les syndiqués inscrits sur une liste de tirage au sort. Ce système a fonctionné pour la première fois en 1907 ; nous pourrons donc commencer à en apprécier les résultats lors des ventes de yearlings de 1909 ; j'avoue que je suis assez impatient de voir comment ce moyen, en somme très simple, se chargera d'obvier à la mévente et d'enrayer la surproduction.

Le second groupement est officiel, celui-là ; il a été créé par un décret du président de la République, sur la proposition du ministre de l'Agriculture. Au cours de sa première session qui eut lieu en décembre 1906 et janvier 1907, il élabora plusieurs vœux qui furent transmis aux Sociétés compétentes. L'année qui vient de s'écouler a vu l'application des innovations qui résultèrent de cet échange de vues. La modification des conditions de validité du départ, stipulant que le « départ sera toujours considéré comme non valable lorsque un ou plusieurs rubans auront été rompus », ne semble pas avoir été très heureuse. Le fait n'est pas étonnant : cette mesure s'inspirait trop servilement de l'incident du Handicap Libre, qui déchaîna l'émeute mémorable. En n'envisageant qu'un cas tout à fait particulier, il était difficile d'élaborer une règle excellente ; l'application nous l'a prouvé une fois de plus.

L'augmentation des allocations attribuées aux chevaux placés a obtenu un succès plus marqué. Le principe dont elle procède est d'ailleurs très équitable : la rétribution des chevaux placés ne doit pas dépendre uniquement du nombre d'engagements réunis par l'épreuve. Il est normal de leur garantir un minimum. Au point de vue pratique, cette mesure diminue le nombre des walk over et encourage les propriétaires à courir la place par un moyen moins radical et moins dangereux que celui qui vient d'être adopté en Belgique.

D'autres modifications concernent l'extension de la prime aux éleveurs, la proportion des prix à réclamer, les commissaires et le dépôt des certificats d'origine, cette dernière n'étant qu'un acheminement vers l'unification du Code des Courses et du Code des Steeple Chases, que l'on peut considérer, à l'heure actuelle, comme une chose faite.

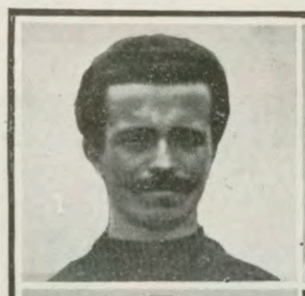
L'avancement des débuts des chevaux de deux ans L'innovation qui marquera le plus, parmi celles de l'année 1907, est, sans contredit, l'avancement des courses des deux ans. Fixée auparavant à fin juillet, la date de leurs débuts a été reportée à la dernière semaine de juin. Cette mesure a fait couler beaucoup d'encre ; mais je crois que ce n'est pas encore fini. Les esprits raisonnables attendent de pouvoir juger les effets du nouveau régime avant de se prononcer d'une façon catégorique ; l'année 1908 va déjà apporter quelques éclaircissements, les saisons suivantes fourniront aussi leur part d'enseignements.

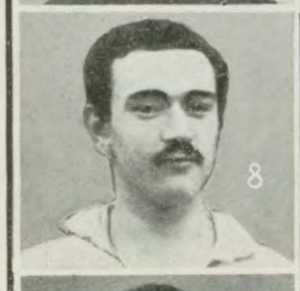
Puisque je suis sur le chapitre des innovations, je ne puis passer sous silence les modifications très heureuses qui ont été apportées à la contexture du *Bulletin des Courses de chevaux*, publié par la Société d'Encouragement. Afin de permettre à ses lecteurs de s'y reconnaître dans les comptes rendus officiels des courses contenus dans ses colonnes, un supplément a été adjoint qui, tenu au courant chaque semaine, comporte un répertoire alphabétique des chevaux ayant couru, avec l'indication de la page où se trouve consignée chaque performance. Une autre innovation qui sera très appréciée des propriétaires et des entraîneurs, consiste dans la publication *in extenso* des conditions des Courses dont les engagements sont reçus dans la semaine. Enfin, la liste des apprentis, parue la semaine dernière, est complétée par les indications de la date de leur naissance et de la date d'expiration de leur contrat, cette dernière fixant le moment à partir duquel lesdits apprentis doivent, soit renouveler leur contrat, soit se munir d'une licence de jockey. Nous y notons que le plus jeune est, à l'heure actuelle, Benson, avec 13 ans ; Barat compte 18 ans ; Georges Bartholomew et Rolfe ont tous deux 17 ans, et Charles Bartholomew, 14 ans.

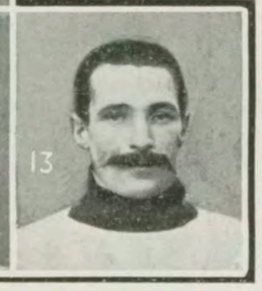
J'en ai fini, pour aujourd'hui, avec l'année qui vient de s'écouler ; je dis « pour aujourd'hui », car, sans nul doute, je serai forcé d'y revenir plus d'une fois. C'est là le côté intéressant et passionnant de l'étude des courses : celles-ci forment un tout, un véritable édifice auquel chaque saison apporte sa pierre, sous forme d'observations et d'enseignements. C'est maintenant au tour de 1908. J'avais songé un instant à orienter ma chronique vers ce que pouvait nous réserver cette nouvelle année ; des journaux de l'an dernier me sont tombés sous les yeux, j'y ai lu les louanges hyperboliques des Pernod, des Calomel et des Ouadi Halfa, et j'ai eu peur d'en faire à peu près autant.

RENÉ RIONDET.

FRANCE CONTRE ANGLETERRE







L'équipe de France de rugby s'est rencontrée avec l'équipe d'Angleterre, le Jour de l'An. Nous donnerons, dans notre prochain numéro, le compte-rendu de ce match.

Ce qu'il y aura eu de plus remarquable dans ce match France-Angleterre qui passionne les amateurs de rugby, ç'aura été la difficulté rencontrée dans la formation de notre équipe nationale.

Si jamais équipe de France a mérité ce nom, ce fut bien celle-là. Elle était vraiment qualifiée pour nous représenter, si l'on en juge par le labeur qui présida à sa création.

Nous avons pris, cette année, beaucoup de précautions pour composer ce chef-d'œuvre. Nous en avons pris trop. Les saisons précédentes, la commission dite compétente choisissait les meilleurs joueurs ou, plus exactement, ceux qu'elle considérait comme tels. Et, par une coïncidence heureuse, il se trouvait qu'il y en avait toujours au moins un appartenant à chacun des plus puissants clubs, ceux qu'il y a quelque intérêt à ménager.

Cette année, la même agréable constatation peut être faite, ce qui nous laisserait à penser qu'il y a là comme l'application d'un principe, qu'on ne saurait éluder. Mais on n'en arriva à ce même résultat qu'au prix de tâtonnements nombreux et d'une sélection vraiment impressionnante. Le match France contre son Reste, si tragiquement terminé par la victoire des « débris », fut un effort loyal vers la perfection. Mais il faut bien avouer qu'au soir même de cette épreuve, on se trouva aussi avancé que si l'on ne l'avait jamais tentée.

Il est à peu près impossible de déterminer actuellement quinze joueurs meilleurs que tous les autres et, surtout, de s'assurer s'ils seront plus utiles qu'eux pour la rencontre particulière en vue de laquelle on les choisit. C'est pourtant le procédé constitutif qui préside chaque année à la formation de l'équipe d'Angleterre et à celle des trois autres équipes nationales de nos voisins. Et c'est, en somme, le meilleur procédé qu'on puisse appliquer, à la condition qu'il le soit en toute équité. F. B.

1. Isaac. — 2. Mayssonnié — 3. Borchard. — 4. Communeau (cap.). — 5. Vareilles. — 6. Hubert. — 7. Guillemin. — 8. Lane. — 9. Mauriat. — 10. Dufourcq. — 11. Lesieur. — 12. Branlat. — 13. Moure. — 14 Duval. — 15. Sagot.

LA COUPE DE NOËL

L'atterrissage du vainqueur.

Meister a abordé, en réalité, 3/5 de seconde avant Beretta, mais à une échelle placée 10 mètres en amont de celle d'arrivée, il est au premier plan, sur le quai, tandis que Beretta gravit l'échelle du second plan.

Amilcare Beretta.
Vainqueur de la Coupe de Noël, en 1 m. 49 s. 2/5.

La Coupe de Noël, disputée pour la seconde fois cette année, consiste en la traversée de la Seine au pont Alexandre. Dans l'esprit des organisateurs, elle doit, le 25 décembre, se courir par une température rigoureuse. En réalité, cette année, le thermomètre marquait 6° au-dessus de zéro.

Douze concurrents se présentèrent, dont un Français. Meister, aborda le premier le quai opposé. Malheureusement, il se trompa d'échelle, et fut déclassé au profit de Beretta, un Italien, qui avait gagné la bonne échelle. Un match se disputera entre eux le 19 janvier. J. B.

BLOC-NOTES

Nous engageons nos lecteurs à collaborer à cette page en nous envoyant des documents sportifs intéressants.

AUTOMOBILE

L'aéroplane de M. Albert Bazin à ailes battantes, qui avait commencé à être expérimenté, la semaine dernière, dans les plaines de la Camargue.

PLUS DE LOGIQUE QUE DE SPORT

L'automobile est-il un sport? Assez de gens, parmi lesquels pas mal de sportsmen, le contestent, pour qu'on ne cherche pas à leur donner un argument de plus en faveur de leur thèse. C'est cependant ce que viennent de faire les *Sports*, en proposant un nouveau règlement, ou plutôt un nouveau mode de classement pour les courses d'automobiles.

Notre collaborateur H. Petit a expliqué, dans notre dernier numéro, en quoi consiste ce nouveau classement. Partant de ce principe que ce que l'on doit chercher dans une course d'automobiles, c'est moins la supériorité d'une *voiture* que celle d'une *marque*, le promoteur de ce nouveau mode de classement a cherché à baser son système sur la régularité. Mais, comme il est forcé de reconnaître qu'il faut bien aussi tenir compte de la vitesse, il s'est efforcé de concilier les deux conditions, de telle sorte que la victoire revienne à la maison qui aura été à la fois la plus vite et la plus régulière.

Le plus grand reproche que je ferai au nouveau système, c'est de sacrifier l'individu au profit de l'équipe. La part de l'homme, que ceux qui dénient à l'automobile la qualité de sport déclarent secondaire, vis-a-vis de celle de la machine, diminue encore. Les trois conducteurs d'une même marque sont solidaires et la qualité ou la chance de l'un d'entre eux ne peut rien contre la déveine persistante de l'un des deux autres. En outre, comment veut-on qu'un conducteur puisse régler sa marche, dans une course dont il ne connaît pas la distance? Il part pour 5 tours; il passe premier. Mais un de ses camarades reste en panne, et voici notre gagnant forcé de continuer pour un sixième ou un septième tour. Plus de tactique possible, puisque le résultat dépend, non seulement de la position des adversaires, mais encore de celle des coéquipiers.

Pousser toujours, toute l'avance et tous les gaz, au risque de forcer la voiture, tel sera le système. Que devient la valeur propre de l'homme et son individualité? Elle disparaît pour le triomphe de la logique peut-être, mais pas pour celui du sport.

F.-A. Wheel.

Le motoyacht le Civet, *destiné à la chasse: 11 m. de long, 2 m. 30 de large, tirant d'eau de 0 m. 35 Il a un moteur de 18 chevaux.*

CYCLISME

Fleurot, du R. C. Bourguignon de Dijon, vainqueur du Championnat de la Côte-d'Or et du Championnat de l'Est amateurs (50 kilom. derrière tandems) cette année.

CHERCHEZ LA FEMME !

Voila l'U. V. F. qui recommence à vouloir empêcher les gens de danser en rond ! Ce régime est terrible, atroce et odieux (ouf !). Cette noble indignation est motivée par le cas de Berthet, et chacun sait ou saura que lorsque je m'indigne c'est avec une logique que l'Europe peut m'envier

Or, en l'an de grâce 1907, une pauvre femme, délaissée par un champion cycliste amateur de premier ordre, ne trouva rien de mieux pour se venger que d'adresser un document photographique à l'U. V. F. Ce document représentait un contrat que le jeune Berthet aurait signé avec une grande maison de cycles. Voilà une femme qui est vraiment au courant des faits et gestes de l'amateurisme et du professionnalisme ! Ce que c'est que d'être sportive ! L'U. V. F., dont on ne saurait trop louer la galanterie, a pris immédiatement fait et cause pour la pauvrette, et a retiré a Berthet sa licence d'amateur. Le voila donc professionnel parce qu'il n'aime plus l'ancienne aimée ; ce n'est plus la tête et les jambes, c'est le cœur et la vengeance. Le plus drôle, c'est que, discrète autant que galante, l'U. V. F. n'a pas voulu montrer au disqualifié la cause de sa condamnation. Berthet jure ses grands dieux qu'il s'agit d'un affreux truquage et qu'il n'a jamais signé de contrat avec une maison de cycles. Espérons que le recordman du monde de l'heure se verra rendre sa licence d'amateur et qu'il pourra s'adjuger encore de nouveaux records, ce qu'il ne veut faire que revêtu de la blanche hermine, son fétiche.

Jacques Mortane.

RÉSULTATS TECHNIQUES

Du 22 au 28 décembre

CYCLISME

Dimanche 22 décembre

Vélodrome d'hiver.— *Handicap du mille :* 1. Theile (0) ; 2. Toussaint (78) ; 3. Seigneur (58).

30 kilomètres derrière tandems : 1. Theile, en 35 m. 43 s. 3/5; 2. Passerieu, à 5 tours ; Theile bat le record de l'heure, couvrant 50 kilom. 296.

50 kilomètres derrière motos : 1. Bruni (38 m. 12 s. 1/5, record) ; 2. Wills ; 3. Guenther.

Mercredi 25 décembre

Vélodrome d'hiver. — *Grand Prix de Noël* (1.000 m.) : 1. Friol ; 2. Hourlier ; 3. Mayer.

Match derrière motos : 1. Guignard ; 2 Verbist.

ATHLÉTISME

Dimanche 22 décembre

Colombes. — *Rugby :* Le reste de la France bat l'Equipe de France, par 12 points contre 3.

Mercredi 25 décembre.

La Coupe de Noël : 1. Beretta, en 1 m. 49 s. 2/5, 2. Maas ; 3. Bignell ; 4. Richard.

Colombes. — *Football Association :* L'équipe de Londres bat l'équipe de Paris par 6 buts à 1.

HIPPISME

Mercredi 25 décembre

Pau. — *Prix de Bayonne* (haies, 2.500 m.) : 1. Agrippa II, à M. Cadilhon (Devriès) ; 2. Endymion ; 3. Extra.

Prix de la Société des Steeples : (steeples 4.000 m.) : 1. Dynamo III, à M. Balsan (le propriétaire) ; 2. Cinéas ; 3. Le Père Simon.

Mercredi 25 décembre

Vincennes. — *Prix de Fontaine-Henry* (trot attelé, 2.800 m.) : 1. Incrédule, au Haras de l'Etoile (Choisselet) ; 2. Bluette ; 3. Diaprée.

BIBLIOGRAPHIE

L'Automobile de M. Tout le Monde, par Henry Baretti.

Arrivant à une époque où l'automobile tend de plus en plus à se démocratiser, le livre de M. Baretti est le bien venu. M. Baretti fait l'apologie du tricar. Il nous montre ce modeste instrument tel qu'il est, c'est-à-dire léger, robuste, infatigable, économique. C'est bien le véhicule de l'avenir, qui permettra aux personnes de ressources modestes de goûter aux joies du tourisme. Ce livre, plein d'excellents conseils et très instructif, sera lu, comme le veut son titre, par tout le monde.

ATHLÉTISME

Sam Mac Vea s'entraînant en compagnie de Charlie Williams. En vue de son match avec J. Scales, tous les matins il faisait plusieurs kilomètres à vive allure.

LES CROSS COMMENCENT

Si nous ne sommes pas, en France, encore arrivés à la ponctualité anglaise qui fixe entre des dates immuables les saisons sportives d'hiver et d'été, l'usage prévaut pourtant de commencer à trotter sous bois vers la fin de novembre.

Le cross national, but de toutes les hivernales débauches d'énergie, se dispute en effet, non seulement à la fin de mars, mais encore, et cela bien plus sûrement, durant les dernières semaines de la saison de piste, alors que le racolage insidieux et discret draine un peu partout les espoirs qui se sont laissé deviner durant l'été.

Toutes ces petites manœuvres souterraines font paraître moins longue la triste saison d'automne, et lorsqu'arrivent enfin les premiers jours de décembre, alors que les sous-bois sont pleins de feuilles craquantes et jaunes, on voit des gens sérieux et portant des costumes vraiment trop courts pour leur âge, s'acharner à vouloir en changer la teinte en les couvrant de papiers de couleurs. Chaque dimanche ils arrivent et courent pesamment chargé de sacs qu'ils vident peu à peu. Derrière eux en viennent d'autres, par groupes, qui emplissent les bois des éclats de gaieté de leur folle jeunesse. Puis, tandis que les forêts sont à nouveau pleines de silence, tout ce monde boit du vin chaud en se lavant les pieds.

Ce sont les cross qui commencent. Vive l'hiver!

L. de Fleurac.

HIPPISME

Defeyer, l'un de nos meilleurs jockeys d'obstacles, vient de se marier (le 19 décembre) avec une sœur de l'excellent jockey Mitchell.

NOUVELLES D'AMÉRIQUE

Les Américains, chacun le sait, n'y vont pas de main morte, quand ils s'y mettent. Le compte rendu de la dernière réunion des commissaires de l'American Jockey Club nous montre d'une façon évidente comment ils savent user du système répressif en matière de courses.

Pour débuter, ils ont décidé de refuser à l'avenir les engagements des chevaux appartenant en totalité ou en partie à C. E. Durnell. Cette exclusion comprend tous les hippodromes de l'Est américain ; mais l'extension aux pistes de l'Ouest sera sans doute accordée. Le propriétaire en question avait déjà eu maille à partir avec les autorités du turf : il y a deux ans, le California Jockey Club l'avait exclu, pour pratiques contraires aux intérêts du turf. Mais l'interdiction qui le frappait fut levée au commencement de l'année ; la fortune sembla d'abord lui sourire, son cheval Nealon gagna, cet été, le Suburban Handicap, et lui-même rafla quelques milliers de dollars aux bookmakers. Bientôt la guigne survint ; il fut obligé de faire passer ses chevaux aux enchères ; mais, avec les 12.000 dollars produits par la vente de Néalon, il retira quelques animaux et remonta une écurie, qui devait sombrer de la façon indiquée plus haut

Une autre décision se rapportait au doping. Elle approuva la mesure prise par les commissaires du Washington Jockey Club, à l'occasion du cheval Saint Joseph. Le point intéressant de la question, c'est que le vétérinaire commis, dans son rapport, affirma nettement que le cheval avait été drogué lors de sa dernière course sur la piste de Bennings. Le débat, du reste, n'est pas clos, car Joe Marrone, le copropriétaire et l'entraîneur du cheval, intente un procès aux autorités de Bennings, leur réclamant 50 000 dollars de dommages et intérêts.

Enfin, la licence fut refusée aux deux jockeys, Diggins et Englander, qui venaient d'être mis à pied.

Au risque de paraître à première vue paradoxal, je veux tirer de ces décisions la conclusion que le turf américain est plus épuré que le gros public ne se le figure généralement. Mon raisonnement est est bien simple : quand la police est faite sévèrement, les malhonnêtes gens sont obligés de disparaître.

Boïard.

UNE NOUVELLE VICTOIRE DE MASSEY

A. Massey, le champion de golf de France et d'Angleterre, a remporté, le 19 décembre, sur les links de Deal, une belle victoire sur James Braid, l'ex-champion professionnel d'Angleterre. Massey a triomphé par 36 à 39 et par 35 à 35, après avoir été un moment en retard de 4 trous.

Le marquis de Saint-Sauveur, l'un des meilleurs gentlemen riders, rentrant au pesage après une victoire, sur Gradignan.

LES GRANDS ÉQUIPAGES DE FRANCE

LA BÉNÉDICTION DE LA MEUTE D'E BERTRAND DE WALLON

La bénédiction d'une meute est une cérémonie très pittoresque et qui provoque toujours le plus vif intérêt dans les villages. Cette antique coutume étonne les citadins, peu habitués à assister à de semblables manifestations religieuses dans les villes. Le jour choisi est celui de la fête de Saint-Hubert. C'est avec une certaine émotion que les spectateurs écoutent les prières prononcées par le prêtre, assisté des enfants de chœur. Notre photographie représente la bénédiction de la meute de M. Bertrand de Wallon. Parmi les chasseurs portant le bouton qui entourent M. Bertrand du Wallon on remarque M. Jean Stern et le comte de Camondo.

Une Victoire trop rapide, ou un Français pressé

L'autre semaine Marcel Moreau se rencontrait avec H. Duncan, champion du National Sporting Club de Londres — Au début du quatrième round, il le battait avec une facilité que, seule, une absence subite de Duncan peut expliquer

Personne ne peut me reprocher de ne pas être un fervent adepte de la boxe. Maintes fois, dans ces colonnes, j'ai combattu pour ce sport, le roi des sports, peut-on dire. Bien souvent, je me suis lamenté, j'ai versé des larmes amères, sous prétexte que les combats n'étaient pas assez fréquents à Paris. Je ne puis donc être traité de girouette, et c'est pour moi une douce joie, car eux qui ne sont pas initiés pourraient, d'après ce qui va suivre, s'imaginer que je change d'opinion avec une facilité déconcertante. J'aime toujours autant la boxe et c'est justement parce que je l'aime que j'en suis réduit à adresser la prière suivante aux organisateurs de matches:

« Ne donnez plus de matches comme celui auquel nous avons assisté l'autre semaine. Occupez-vous de tout ce qui vous plaira, mais je vous en supplie, ayez pour le noble sport soit du dédain, soit du mépris, mais enfin un sentiment qui vous forcera à ne plus vous en inquiéter. Et nous vous en serons reconnaissants, car vous tuez la boxe. »

Oui, vous la tuez. Elle a mis longtemps pour naître, grandir et prendre une extension extraordinaire en France. Que de mal s'est-on donné pour la faire apprécier par le public ! Et aujourd'hui vous semblez décidés à lui tirer des coups de revolver. Votre besogne est mauvaise : vous risquez trop de précipiter dans l'indifférence le plus passionnant des exercices physiques.

Je m'explique.

Nul plus que moi n'admire la force, la science et l'énergie de Marcel Moreau, un des meilleurs boxeurs de France. Les progrès rapides faits par ce pugiliste en une seule année montrent quelles ressources il recèle en son corps. Entre les mains d'entraîneurs habiles et connaissant la boxe, il deviendrait un homme de premier ordre. Mais son manager, M. Charles Roux, ne peut avoir l'autorité ni la science nécessaires pour ce métier. Un entraîneur doit pouvoir faire assaut avec son poulain. Vous avez vu, dans la *Vie au Grand Air* de l'autre semaine le portrait de celui de T. Burns. Il ressemble même plutôt à un punching-ball qu'à un homme, mais il peut, à la rigueur, recevoir des coups de poing et donner des conseils à son athlète. Tandis que M. Roux, pour recevoir un swing de Moreau, serait obligé de monter sur une chaise, à moins que Moreau ne pousse la gentillesse jusqu'à s'accroupir par terre pour accomplir ce travail. Je sais qu'il n'est pas humain de se moquer du ridicule des autres, mais ici il ne s'agit pas d'individualités, mais de sport.

Donc Moreau devrait aller passer quelque temps en Angleterre, s'entraîner avec divers pugilistes de là-bas, en choisir plusieurs ne possédant pas la même méthode, tirer au National Sporting Club ou à Wonderland, et je suis convaincu qu'il en reviendrait absolument invincible. Il a du cœur, du sang-froid, de l'énergie, il est déjà scientifique et merveilleux encaisseur, il aurait tort de se contenter de succès faciles. L'essentiel n'est pas de triompher, ce qu'il faut, c'est se rencontrer avec des hommes qui résistent opiniâtrement, qui se livrent complètement et non avec des hommes qui se donnent.

Le match de l'autre soir a édifié tous les spectateurs. A la place d'un match de 10 rounds, on nous a fait assister à une exhibition de quatre pauvres petites reprises, maigriottes à faire pleurer, ennuyeuses à faire fuir.

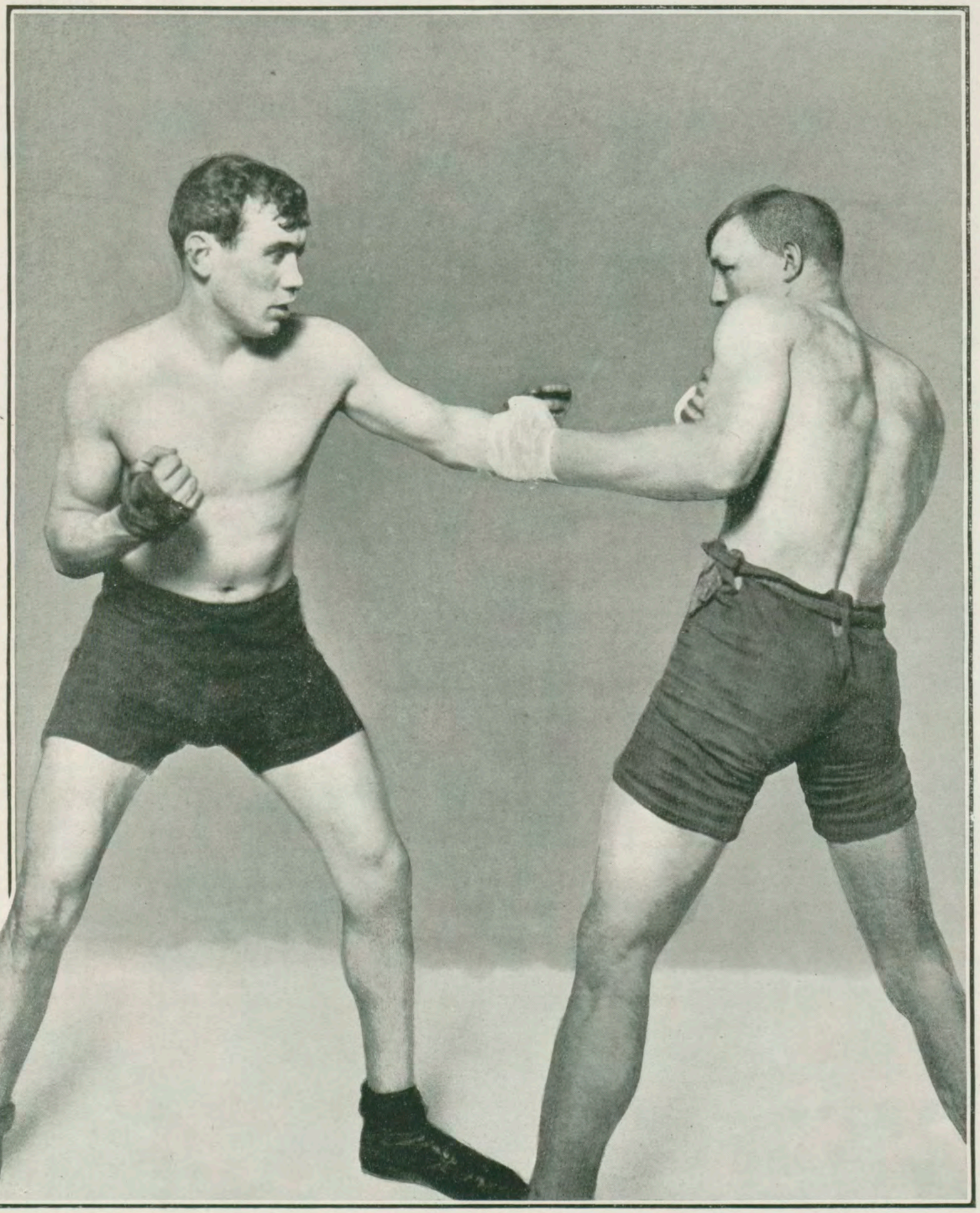
Au premier round, Duncan, par une sorte de coquetterie compréhensible, voulut nous montrer qu'il savait boxer et il donna quelques beaux coups, dont un qu'il porta à l'arcade sourcillière. Mais après, un apprenti aurait rougi de ses mouvements qui ressemblaient plus à ceux d'un novice se noyant qu'à ceux d'un pugiliste. Et tout à coup, grands dieux ! qu'aperçoit-on ? Notre Duncan flageolle, tourbillonne et pftt ! avec l'air sinistre d'un homme bien touché, s'affale par terre.

Le coup décisif ? Oh ! vous ne le devineriez jamais ; je vous le donne en mille. Un swing à la joue ! Ne riez pas, voilà la cause de ce bizarre knock-out. Jusqu'ici, nous pensions que seuls les coups à la carotide, au xiphoïde, au cœur et à la pointe du menton vous anesthésiaient. Maintenant, il y a le swing à la Moreau : vous touchez la joue et votre adversaire est par terre.

Curieux ! curieux ! Méfiez-vous de ce fameux coup : en gifflant une personne il pourrait vous arriver de l'abîmer de la sorte, et cela vous attirerait des désagréments. Il est vrai que les dix secondes prononcées (d'ailleurs très vite, record battu), Duncan était debout, bien plus frais qu'avant son match.

Ah ! comme je regrette d'être aussi sceptique ! De quelles belles sensations je suis ainsi privé ! !

Jacques Mortane.



Marcel Moreau et Harry Duncan après leur match.

Cette rencontre, qui promettait d'être intéressante, fut interrompue au début du quatrième round. Duncan fut knock-outé par un swing à la joue, d'une façon incompréhensible et vraiment curieuse.

VINGT ANS DE LUTTE[1]

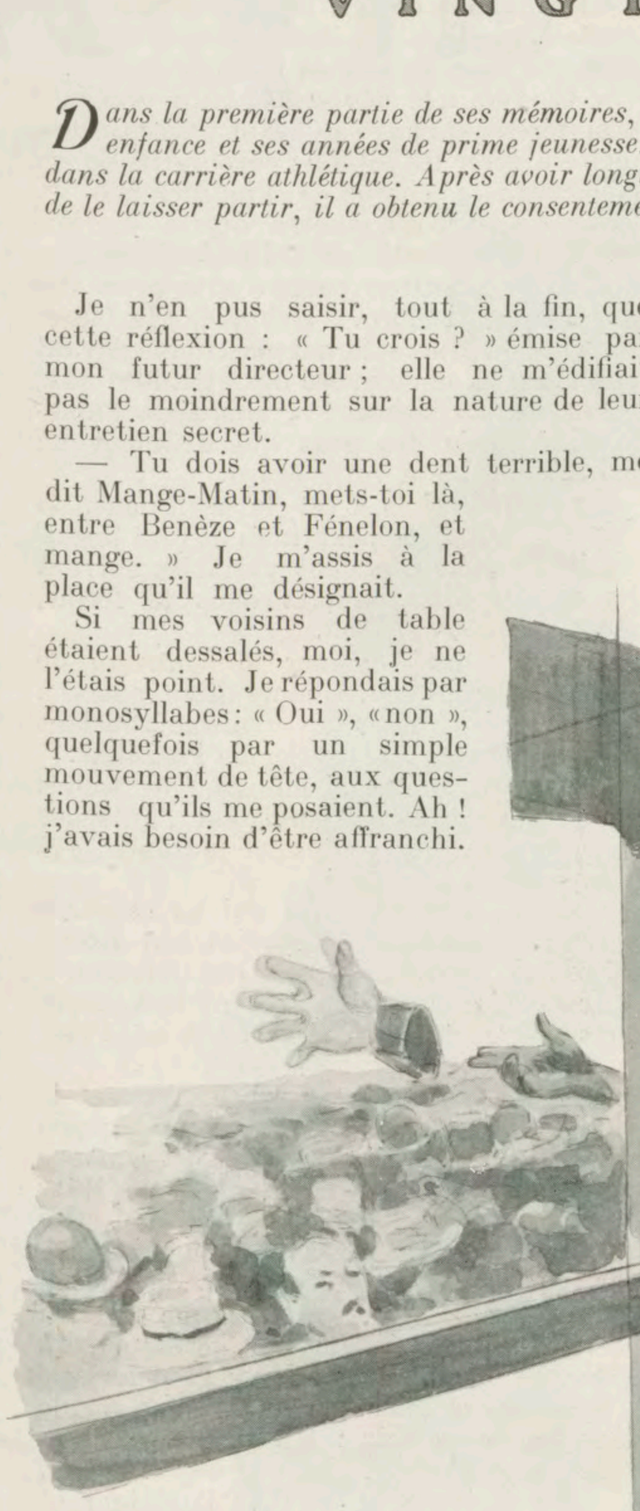
Par Paul PONS

Dans la première partie de ses mémoires, Paul Pons a raconté son enfance et ses années de prime jeunesse. Maintenant le voilà entré dans la carrière athlétique. Après avoir longuement supplié ses parents de le laisser partir, il a obtenu le consentement d'aller chercher fortune avec les deux fameux athlètes Bernard et Piétro Dalmasso. De Sorgues il s'est rendu à Bordeaux et il est engagé dans la baraque de Mange-Matin, patron d'arènes de foire. C'est là qu'il va faire en public ses débuts de lutteur professionnel.

Je n'en pus saisir, tout à la fin, que cette réflexion : « Tu crois ? » émise par mon futur directeur ; elle ne m'édifiait pas le moindrement sur la nature de leur entretien secret.

— Tu dois avoir une dent terrible, me dit Mange-Matin, mets-toi là, entre Benèze et Fénelon, et mange. » Je m'assis à la place qu'il me désignait.

Si mes voisins de table étaient dessalés, moi, je ne l'étais point. Je répondais par monosyllabes : « Oui », « non », quelquefois par un simple mouvement de tête, aux questions qu'ils me posaient. Ah ! j'avais besoin d'être affranchi.



Et puis, une réaction physique me travaillait, mes nerfs surexcités après les émotions que j'avais traversées en quarante-huit heures se détendaient ; la lassitude d'un voyage éreintant m'abattait. J'éprouvais un grand besoin de prendre du repos, mais je n'osais le dire. J'étais gêné dans ce milieu que je ne connaissais pas et auquel le père Bernard, avec qui j'avais davantage mon franc parler, m'avait confié.

Le déjeuner s'acheva. Lorsque Mange-Matin eut fini d'attraper, avec le bout de sa langue, les derniers grains de sucre cristallisés au fond de son verre de café, il se leva de table.

— Veux-tu, me dit-il, venir de suite faire un tour à la cambuse. Il paraît que tu es bon aux poids ? On va voir un peu comment tu y fais. » Je le suivis escorté d'un petit homme sec et tout en muscles qui répondait au nom de Bénèze et d'un dénommé Fernand le Rouget qui devait son nom à la toison « poil de carotte » dont la nature l'avait adorné.

Nous pénétrâmes tous trois dans l'antre athlétique de Mange-Matin. Dans un coin, complètement dissimulés sous une bâche qui jadis avait été de couleur verte, gisaient des poids et des haltères.

— Combien fais-tu, me demanda le Rouget, dans le jeté en deux temps, en barre à sphères ?

Du diable, si je le savais ! J'ignorais même en quoi consistait le jeté en deux temps !

Le Rouget avança l'engin dont il parlait, au milieu du tapis. C'était un énorme haltère, dont, à l'œil, j'étais incapable d'estimer le poids. Il la saisit, le monta d'un temps nerveux à la hauteur des épaules, puis fléchissant légèrement sur les jarrets, il éleva dans une détente violente de tout ses muscles, la barre à l'extrémité de ses deux bras tendus. Il la maintint ainsi un moment, puis se dérobant sous l'haltère, il l'abandonna à elle-même. Elle retomba lourdement dans l'épaisse couche de sciure qui amortit le bruit de sa chute.

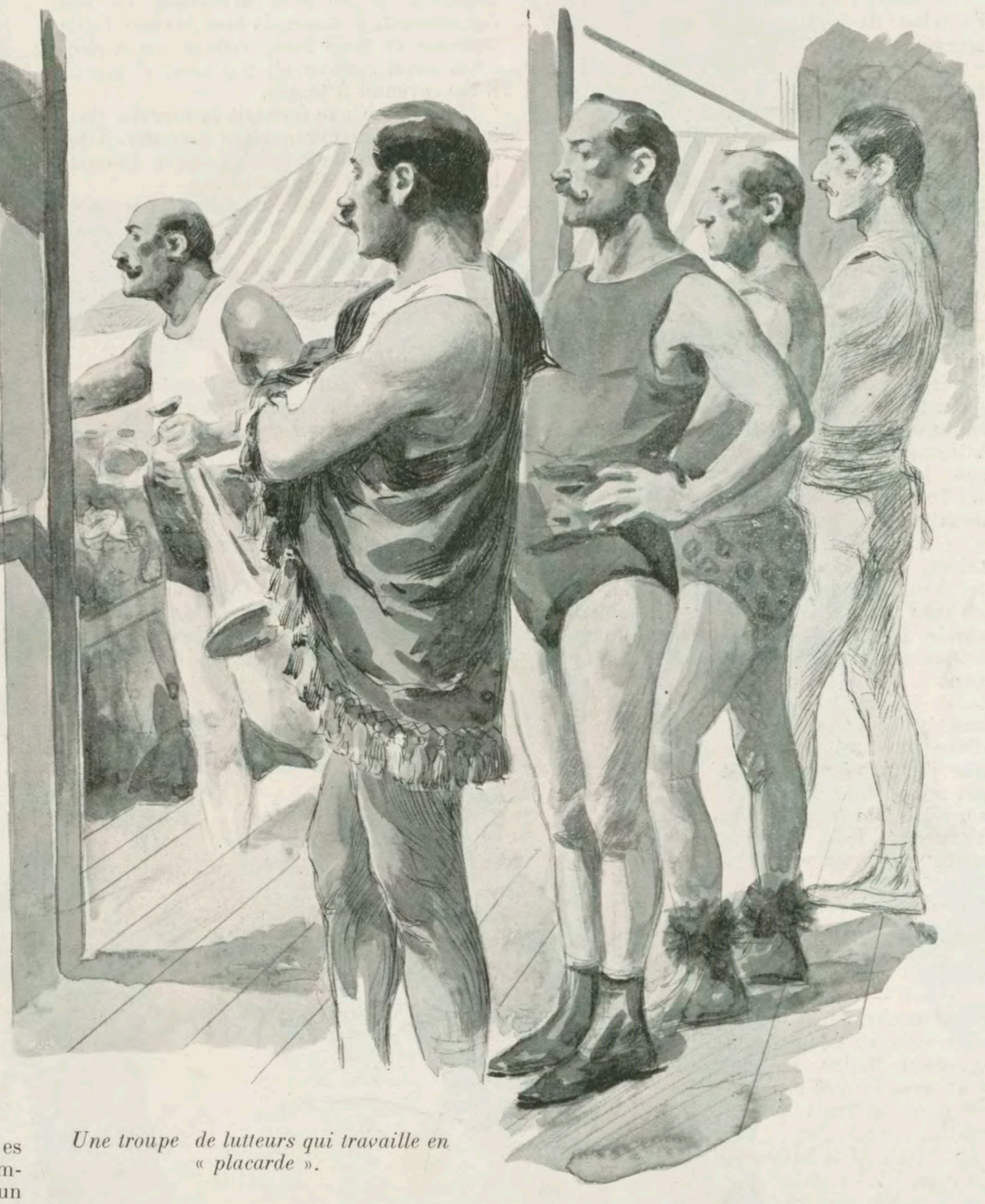
— Voilà le mouvement, dit-il en frottant ses mains l'une contre l'autre.

— A toi », ajouta Mange-Matin en me faisant signe.

Je pliai mon grand corps, encore tout courbaturé des fatigues du voyage, et soupesai la barre qu'avait portée Fernand le Rouget. Elle ne me parut point d'une lourdeur excessive, car elle était bien en mains, et sa maniabilité me changeait singulièrement des engins grossiers que j'avais l'habitude de travailler dans les petits concours de campagne.

— Ça fait son poids hein? » questionna Mange-Matin. Pour toute réponse, je saisis la barre et, d'un seul temps, je la mettais à bout de bras.

Je dois avouer ici, que cet exploit était en somme de valeur plus apparente que réelle. Certes, la barre à sphères que j'avais



Une troupe de lutteurs qui travaille en « placarde ».

Voir les numéros 476 et suivants.

ainsi arrachée pesait quelque chose, mais sensiblement moins qu'on eût été tenté de le croire. Le poids était légèrement « truqué » parce qu'en baraque il est, physiquement, impossible d'en travailler d'autres, et je me réserve de m'expliquer sur ce point.

Cette performance inattendue parut satisfaire le directeur des « grandes arènes bordelaises », mais sa conviction sur ce que l'on pouvait espérer de mes bras fut complète encore lorsque je lui fis correctement, à droite et à gauche, 20 kilos en bras tendu à la « coiffe ». Je terminais ces exercices, lorsqu'arriva un autre pensionnaire de la maison : Paul le Mastoc. Je l'ignorais, lui comme les autres, mais je pus juger par la suite que c'était un fin lutteur qui connaissait bien son métier.

« C'est lui, demanda-t-il à Mange-Matin, l'amateur de Sorgues que le père Bernard a amené ce matin ? »

Et, retirant sa veste : « Passe-le moi un peu que je le fasse. »

« Eh ! laisse-le donc tranquille, dit Bénèze il est fatigué ce petit, il a couché sur la banquette du train. »

« C'est vrai, reprit Mange-Matin, tu dois avoir envie de dormir. Tu viendras souper ce soir avec nous et tu iras te coucher après. »

Je partis avec Fernand le Rouget qui se chargea de me faire visiter Bordeaux. J'éprouvai, moi tout neuf pour la grande ville, un sentiment d'admiration stupéfaite : les quais en pleine activité laborieuse, les artères centrales grouillantes de monde d'existence intensive ; cette animation incessante, où se mêlaient dans une même agitation fiévreuse bêtes et humains accablés sous la peine ou courant au plaisir : ces milliers et ces milliers d'êtres engouffrés dans ces hautes maisons, comme Sorgues n'en connaissait point, qui riaient, chantaient, pleuraient, souffraient ; cette vie surchauffée de la grande cité poussant dans les rues populeuses une foule constamment agitée, sautant, trépidante, papillonnante ; toujours pressée même quand rien ne l'obligeait à se hâter ; tout ce spectacle invu, insoupçonné pour moi, éveillait à mon esprit l'idée d'une vie tout autre que celle que j'avais vécue aux côtés de ma mère, dans la petite maisonnette de mon village de Vaucluse. J'en ressentis un sentiment étrange où l'inquiétude se mêlait à une espérance imprécise.

Je ne tenais plus debout, je me traînais littéralement lorsque Fernand le Rouget et Bonnet le Bœuf — encore un pensionnaire de chez Mange-Matin que nous avions rencontré cours du Chapeau Rouge, me ramenèrent pour souper là où le père Bernard m'avait conduit le matin.

J'étais brisé de fatigue lorsque je gagnai la chambre que m'avait louée le père Bernard dans une ruelle toute proche de la porte des Salinières. Et quelle chambre ! quel taudis ! Je n'y pouvais point tenir debout tant elle était basse de plafond. Un petit lit de fer me servait de couchette, un homme de taille moyenne eût à peine pu s'y allonger. Il était insuffisant pour mes dimensions ; mes jambes s'en allaient à la dérive de l'autre côté. Je me recroquevillai tant bien que mal pour tirer le meilleur parti possible de ce meuble de repos qui me parut bien sommaire dans son étroitesse, Le bruit de la rue pénétrait lourdement jusqu'en mon réduit. Comme cela contrastait avec le calme qui enveloppait la nuit notre maison de Sorgues ! Mon père et ma mère y étaient seuls maintenant depuis deux jours. Pauvres gens, ils me croyaient à Marseille ; j'en étais loin !. . .

II

« Je n'ai ni maillot, ni trousse qui puisse lui aller », avait dit le lendemain au déjeuner Mange-Matin qui devait me faire débuter le soir même. Comment faire ? J'ai aujourd'hui à rédiger les affiches et les programmes, je ne puis m'occuper de son équipement. J'enverrais bien le vieux Tobie chercher ce qu'il faut, mais il me reviendrait saoul comme un polonais, si jamais il me revenait à temps.

Mange-Matin se creusait la cervelle pour trouver le sauveur qui me procurerait les oripeaux de mon emploi, lorsque Bonnet-le-Bœuf le tira d'embarras.

« Il n'a pas besoin de frusques pour ce soir, dit-il, il n'y a qu'à le faire « chiquer contre ».

Je ne savais pas de quoi il s'agissait mais je me rappelais fort bien avoir entendu le père Bernard se servir, à mon sujet, de cette expression, lorsque je l'avais rejoint en Avignon.

Bonnet-le-Bœuf fut immédiatement chargé de faire mon éducation et de m'expliquer en quoi consistait exactement mon rôle.

S'il n'a point encore trouvé sa petite place dans le dictionnaire français, le verbe « chiquer » a su en conquérir une immense dans la mentalité arriviste à outrance de notre époque.

Ambitieux de la haute et de la basse pègre, petites nullités inconscientes, grands ou menus cabots de la vie, insuffisants et prétentieux, tous le font aujourd'hui au « chiqué ». Il y a beau jeu que l'expression s'est échappée de nos baraques, pour aller contaminer tous les êtres, parlant et agissant, du haut en bas de l'échelle sociale.

« Chiqué » le dévouement du comitard désintéressé qu'une soi-disant philanthropie incite à gérer les intérêts corporatifs de ses collègues ; « chiqué » l'indifférence du collectionneur d'honneurs abrité derrière une fausse modestie, de qui les boutonnières aux abois guettent comme une proie des rosettes multicolores ; « chiqué » la fausse élégance du muscadin qui plastronne devant une glace et se compose des attitudes qu'il resservira au dehors ; « chiqué » l'amabilité truquée des gens qui distillent un fiel intarissable à votre égard.

Le « chiqué » c'est le mensonge, la duperie, la fausseté, exprimés de cent façons différentes, éminemment variables suivant les sujets, dissemblables dans la forme, identique dans le fond.

Chiquer, c'est afficher le contraire de son opinion intime, donner libre cours à son insincérité avec un cynisme souriant qu'il est convenu d'appeler de l'habileté.

Hommes, femmes, enfants, de toutes qualités, de tout âge subissent l'influence de cette tare qui contamine la franchise et la loyauté : « le chiqué »,

Il n'y a que les bêtes qui ne chiquent pas, et encore faut-il ne point leur laisser fréquenter trop longtemps les hommes.

Je devais donc débuter dans la baraque en « chiquant » et qui plus est en « chiquant contre ».

A notre point de vue professionnel le « chiqué » est une rencontre dans laquelle les adversaires ne disputent pas leur chance réciproque. Il est convenu que la lutte durera tant de temps, en foi de quoi celui qui doit prêter ses épaules ira sur le dos.

« Chiquer contre » c'est jouer le rôle du compère, mêlé à la foule comme un bon particulier qui écoute les sornettes du bonisseur, et qui demande un gant lorsque le semainier ou le patron de la troupe gueule dans son porte-voix : « A qui le gant ? »

Je devais donc, la parade terminée, jouer le rôle de l'amateur et réclamer un gant pour lutter avec Cadit. Il était convenu que j'étais désigné pour aller au tapis.

Cette supercherie qui consiste à laisser supposer au public que la lutte à laquelle il assiste est sincère, alors qu'elle ne l'est pas sera condamnée par bien des gens. Ceux qui ont quelque bon sens lui accorderont les circonstances atténuantes auxquelles elle a droit.

Une troupe de lutteurs qui travaille en « placarde » — la « placarde » c'est la place publique — est obligée, pour vivre, de donner dans une seule soirée quatre, cinq et même six séances, sans compter les représentations qu'elle doit fournir les jours fériés, en matinée. Combien durerait — en tenant compte des accidents toujours possibles — la carrière d'un homme qui serait tenu de s'employer à fond une demi-douzaine de fois par soir ée ? Le tempérament le mieux trempé n'y résisterait pas trois mois.

A suivre

PAUL PONS

Je devais, la parade terminée, jouer le rôle de l'amateur, et réclamer un gant.

Illustrations de DE PARYS

Imprimerie de la *Vie au Grand Air*. Paris. — H.-L. MOTTI. *Le Gérant* : CAMILLE LECESTRE.